

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE (1500-1800)

Une anthologie



XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I 

collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau

12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)

13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet

14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)

15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)

16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Irimi Apostolou

17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)

18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz

19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka

Série Textes

Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers

Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)
Une anthologie

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

DIX-HUITIÈME CHAPITRE

L'Océanie

INTRODUCTION

La découverte de Magellan ne pouvait guère faire école auprès de lecteurs ayant connu ses souffrances par le récit de Pigafetta. Jusqu'à la fin du xvi^e siècle, l'Océanie se réduit à la route des galions (Manille-Acapulco), un itinéraire privé pour les Espagnols, violé seulement par les incursions anglaises (Drake, Cavendish). Mais peu à peu prend corps le mythe du « troisième monde » (La Popelinière, 1582), d'un continent austral ouvert à tous, au mirifique potentiel. Il soutiendra des tours du monde, des bilans et des spéculations (voir l'*Histoire des navigations aux terres australes* du président de Brosse, 1756) jusqu'à ce que Cook ruine ce mythe, tout en proposant une cartographie exceptionnellement riche de l'espace océanien ou, du moins, des contours de ses fragments insulaires. Mais il faut attendre la fin du xvii^e siècle pour que Dampier laisse une image précise des Aborigènes australiens.

Voir J. C. Beaglehole, *The Exploration of the Pacific*, Chatham (Kent), W. J. Mackay, 3^e éd., 1966. Sylviane Leoni et Réal Ouellet éd., *Mythes et géographies des mers du sud*, Dijon, Éditions universitaires, 2006.

Magellan : l'immensité du Pacifique

Abordant à la côte sud-américaine, Magellan avait emmené un Indien de la « terre de Verzin » (le Brésil) et deux « géants » de Patagonie, dont l'un s'était enfui. Quand il sort du détroit qui porte son nom pour s'engager dans l'océan qu'il appellera Pacifique, sa flotte ne compte plus que trois des cinq navires partis de San Lucar en 1519.

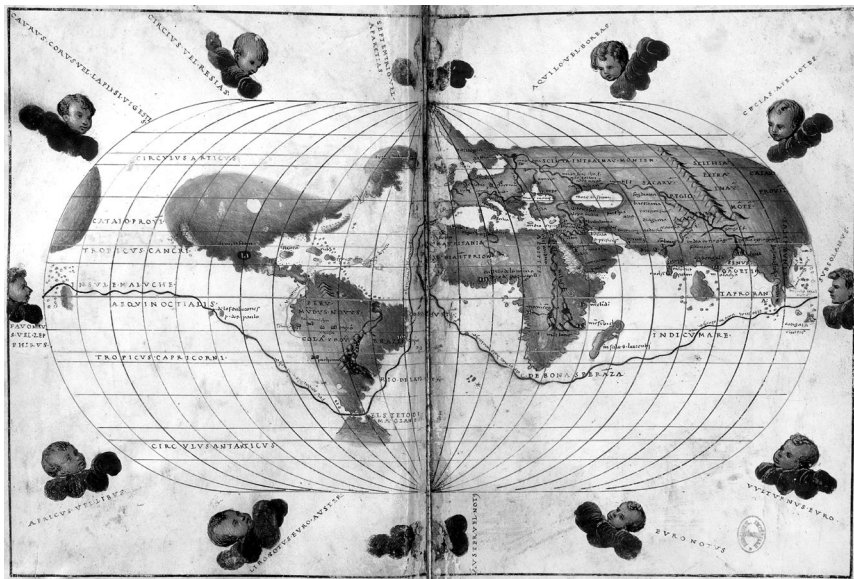
Ils débouchèrent de ce détroit en la mer Pacifique le 28^e de novembre an mil cinq cent vingt, et furent trois mois et vingt jours sans prendre chose aucune ; et mangèrent biscuit et quand n'en eurent plus, mangèrent la poudre d'icelui avec les vers à poignées, puante grandement de l'urine des souris. Burent eau jaune et déjà corrompue de plusieurs jours. Et mangèrent certaines peaux qui étaient sur le plus grand chasble¹, de peur que ne rompît, qui étaient très dures pour le soleil, pluie et vent. Et les laissaient ramollir par quatre ou cinq jours en la mer, et puis les mettaient en un pot sur le feu, et les mangeaient, et aussi moult sciures de bois. Les souris se vendaient demi ducat ou un ducat. Et aux

1 La grande vergue.

uns les gencives croissaient dessus les dents tant en haut que en bas, si que ne pouvaient manger, et ainsi mouraient. Et par telle maladie² moururent dix neuf hommes et le géant, avec un Indien de la terre du Brésil, et xxv ou xxx furent si malades que ne se pouvaient aider des bras ni des jambes. Et autres (mais en petit nombre) par la grâce de Dieu n'eurent aucune maladie. En ces trois mois et vingt jours allèrent quatre mille lieues en un gouffre par la mer Pacifique. Et est bien pacifique, car en tout ce temps sans voir terre aucune ne eurent orage ne tempête. Et ne virent sinon deux petites îles inhabitées, où ne virent autre chose sinon oiseaux et arbres, et pour ce les appelèrent îles infortunées, et sont loin l'une de l'autre environ deux cents lieues. Auprès ne se trouve fond et y a moult de poissons nommés tiburins³. La première île est à latitude de XV degrés de l'antarctique, et l'autre à neuf. Tous les jours faisaient LX ou LXX lieues. Et si Dieu ne leur eût donné bon temps, ils fussent tous péris de faim en cette moult grande mer. Et croient⁴ certainement que ne s[e] fera jamais plus tel voyage.

642

Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...], Paris, Simon de Colines, 1536, f^o 13 v^o-14 r^o.



Ill. 52. « La route de Magellan », dans B. Agnese, *Atlas nautique*, vers 1543

2 Le scorbut.

3 Des requins.

4 Comprendre : et on peut croire (it. « *E puossi credere per certo* »).

Thomas Forrest : le sagou

L'existence de cette variété de palmier dont la moelle produit une farine semble avoir échappé à l'expédition de Magellan. Mais Drake la rencontre à Ternate (Moluques) : on en fait des gâteaux qui se conservent pendant une dizaine d'années ; le nom apparaît sous la forme *sagge* dans le récit de van Neck (trad. française : voir *infra*, p. 654). Ensuite, les navigateurs, tout en exprimant à l'occasion des réserves sur le goût de ce pain, souligneront les ressources qu'il représente dans la traversée difficile du Pacifique. Le capitaine britannique Thomas Forrest effectue son voyage aux Moluques et en Nouvelle-Guinée de 1774 à 1776.

Le sagoutier n'a pas, non plus que le cocotier, d'écorce qui se pèle : c'est un long tube d'un bois dur, d'environ deux pouces d'épaisseur, qui contient une pulpe ou moelle mêlée de beaucoup de filandres. Lorsque l'arbre est abattu, on le fend en quartiers de cinq à six pieds ; alors on coupe en travers (ordinairement avec une hache d'un bois dur, appelé *aneebong*) les filandres et la moelle ; quand on a retiré la moelle, on la mêle avec de l'eau, et on la bat ; alors les filandres se séparent, flottent au sommet, et la farine se dépose. Après avoir passé ainsi la moelle dans plusieurs eaux, on la met dans des paniers cylindriques, faits de feuilles de sagoutiers, et si on veut la garder quelque temps, on plonge ces paniers dans de l'eau douce.

Un arbre produit deux à quatre cents livres de farine. J'ai trouvé souvent de gros morceaux de sagoutier sur la côte de la mer, qui venaient des autres îles. Le sagou, ainsi trempé dans l'eau salée, a toujours un goût amer et désagréable : la feuille du sagoutier est meilleure que celle de tous les autres palmiers⁵ pour couvrir les maisons ; elle dure sept ans. Les couvertures de *nippa* ou d'*atop* ordinaire, dont on se sert sur la côte sud-ouest de Sumatra, ne durent pas la moitié de ce temps. Quand les sagoutiers sont coupés, les racines en reproduisent de nouveaux.

Nous ne voyons guère en Europe que du sagou en grains. On donne cette forme à la farine, en l'humectant et en la passant par un crible dans un pot de fer très creux, qu'on tient sur le feu.

Tout le sagou en grain que nous connaissons est ainsi à moitié cuit, et se garde longtemps : la pulpe ou farine dont on fait ce sagou, se conserve ainsi pendant plusieurs années, si on ne l'expose pas à l'air ; dès que l'air y pénètre, elle s'aigrit.

Le four dans lequel les Papous cuisent cette farine est de terre cuite ; il est ordinairement de neuf pouces carrés, et d'environ quatre pouces de profondeur ; il est divisé en deux portions égales par une cloison parallèle à ses côtés : chacune d'elles est sous-divisée en huit et neuf autres, d'environ un pouce de largeur ; ainsi il y a en tout deux rangées de cellules, huit ou neuf par rangées. Quand

5 Tous les arbres de l'espèce des palmiers ont un cœur, comme l'arbre-chou ; la tête du rattan ordinaire a même un petit chou dont j'ai mangé (n.d.a.).

la cellule est large, la galette de sagou ne se cuit pas trop bien. Je pense que la cellule la plus favorable à la cuisson, est celle qui contiendrait un volume in-8° ordinaire sur sa tranche.

Ce four a au fond une anse avec laquelle le boulanger tourne les cellules sens dessus dessous contre le feu. Quand elles sont assez échauffées, il retourne la bouche des cellules en haut, et le four offre alors l'anse en bas.

644 Tandis que le four chauffe, le boulanger prépare sa farine, et la divise en petites boules après l'avoir humectée : si elle est trop sèche, il la passe une ou deux fois à travers un tamis, et il rejette en même temps tout ce qui paraît noir ou qui sent l'aigre. Il remplit ensuite les cellules de ces boules, qu'il recouvre d'une feuille propre : il comprime ces boules avec son doigt, jusques au fond de la cellule ; il met au sommet de nouvelles feuilles, et une pièce de bois pardessus le tout, pour empêcher que la chaleur s'évapore. En dix ou douze minutes, les boules sont assez cuites : on m'a dit que le sagou ainsi préparé se garde plusieurs années. J'en ai gardé douze mois, sans qu'il y ait eu des vers. Il est à propos de mêler un peu de sel à la farine.

Le pain de sagou se mange au sortir du four ; je le trouvais fort bon, ainsi que les deux Anglais qui étaient mes compagnons de voyage. Si le boulanger retire les galettes à propos, elles sont un peu grillées de chaque côté. Quand la chaleur est trop considérable, les coins des galettes se fondent en gelée, qui durcit et se racornit avec le temps. Lorsqu'on les mange fraîches en cet état, elles sont insipides.

Une galette de sagou doit être mise dans l'eau avant qu'on la mange ; elle s'amollit et se renfle alors ainsi que du biscuit détrempe ; mais, excepté quand elle sort du four, si on la mange sans la détremper, elle se brise dans la bouche comme du sable.

Il ne faut pas s'étonner que l'agriculture soit négligée dans un pays où le travail de cinq hommes qui coupent des sagoutiers, battent la moelle et s'en font tout de suite du pain, suffit à la subsistance de cent. Mon équipage aurait préféré le riz ; et lorsque la provision que j'avais apportée de Balambangan⁶ fut sur le point d'être consommée, je l'entendis dire, en murmurant : « *Nanti makan roti papua*. Il nous faudra manger du pain des Papous ». Mais comme j'eus l'occasion, par les fréquentes relâches que j'en fis, d'en cuire très souvent, ils s'y accoutumèrent dans la suite, et le trouvèrent très bon.

Le pain de sagou qu'on veut manger tout de suite n'a pas besoin de rester aussi longtemps au four que celui qu'on veut embarquer : on peut dire que ce dernier ressemble au biscuit.

6 Île de Malaisie, au nord de Bornéo, d'où est parti Th. Forrest.

J'ai souvent réfléchi que Dampierre, Funnel, Roggewin⁷, et d'autres navigateurs, auraient été moins embarrassés quand ils manquaient de provisions, s'ils avaient su que les îles basses de ces parages, et surtout Morty, près de Gilolo, sont remplies de sagoutiers. Ils auraient pu vivre assez bien de pain frais de farine de sagou, et de *kima* (un grand poisson à coquille, qui ressemble à une pétoncle). Les *kimas* se trouvent en grande quantité sur les récifs de corail, à la mer basse dans les grandes marées. Le pain frais de sagou égale au moins notre pain de blé ; et le *kima*, cuit à l'étuvée, est aussi bon que la plupart des poissons, il ne rassasie point ; si on le cuit peu, il n'est pas assez tendre. [...]

Forrest calcule que quatorze hommes peuvent vivre d'un acre planté de sagoutiers, dont la croissance est de sept ans, alors que l'arbre à pain de Tahiti – que la *Bounty* de Bligh aura pour mission d'introduire aux *West Indies* – ne nourrit que dix à douze personnes sur huit mois.

A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776, London, G. Scott, 1779 ; trad. française, *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780, p. 50-56.

7 Sur W. Dampier, voir *infra*, p. 672. Le Hollandais Roggeveen effectue son tour du monde entre 1721 et 1723. Lors de leur circumnavigation (1703-1705), William Funnel et ses compagnons souffrent de la faim avant d'arriver à Amboine (*A Voyage round the World*, London, 1707, p. 245-247).

« POUR LA NÉGOCIATION » DES ÉPICES AUX MOLUQUES

Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601)

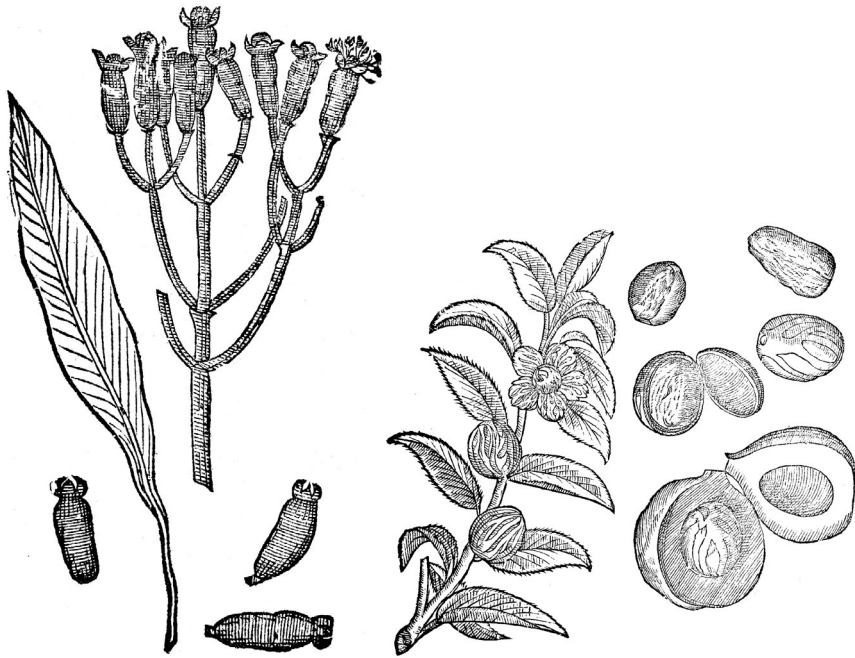
Ces informations sont recueillies au cours de la navigation des Hollandais aux Indes orientales de 1598, conduite par J. van Neck.

La muscade

L'île de Banda est distante de 24 lieues d'Amboina. Île certes fort fertile en macis, noix muscades, est aussi divisée en trois parties, qui contiennent cinq lieues, dont la principale se nomme Nera, qui excède toutes les autres îles des Moluques en muscades, de sorte que les Javans y mènent grand trafic, tant en acheter qu'en vendre, aussi ceux de Malacca, Chine et autres îles adjacentes, où ils arrivent avec leurs marchandises et tiennent illec ménage avec une meschine¹ qu'ils achètent pour l'espace de deux ou trois mois. Et quand ils ont vendu et troqué toutes leurs marchandises et denrées, retournent avec leurs navires au logis, et après le trafic fait retournent en leur pays leur donnant congé jusqu'au retour.

Ce fruit tant excellent ne croit en nuls autres endroits du monde qu'ici à Banda et ès îlettes circonvoisines, à savoir à Lontor, Ortatan, Comber et en la ville capitale nommée Nera, aussi en l'île Guanappi, et dans les îlettes de Waye, Polovay et Pulore. Sont mûres trois fois en l'an, à savoir en avril, en août et en décembre. Mais en avril sont les plus excellentes et en plus grand nombre. L'arbre ne diffère pas grandement d'un pêcher, mais a les feuilles plus courtes et rondes, le fruit est couvert d'une épaisse écorce, laquelle s'ouvre par mûreté, et présente la noix avec l'écorce, étant couvert du macis, dont la couleur ressemble le cramoisi, délectable à voir, et quand elle est tarie se divise le macis de l'écorce, et après se change la couleur cramoisie en orange. Chez nous connaît on bien la vertu du macis et des noix muscades : car ils fortifient et chauffent l'estomac, chassent les vents, font digérer la viande, consomment toutes froideurs flegmatiques, et qui plus est : prends des noix muscades ou macis, pulvériser les et mêle les d'huile rosat, faites en un emplâtre, mettez le sur la poitrine, et digérera toute la viande. Surtout sont les fleurs des noix muscades ou macis dignes d'être gardées et demeurent en leur naturel espace huit ou neuf ans.

1 « Meschine » : servante.



Ill. 53. « La Girofle et la muscade », dans J. Van Neck, *Second livre de la navigation [...]*, 1601

Description du très-excellent fruit et épicerie des girofles², qui ne croissent en nul autres endroits au monde, qu'es îles d'Amboina, Ternati, Mortie, Bassian et Marigoran, mais les plus excellents à Magian et à Tidor, habitacle des Portugais. En certaines îlettes circumvoisines croissent aussi quelques girofles, mais en fort petit nombre.

La girofle

Ce fruit tant désiré, nommé des Moluquains *Chimque*, les feuilles ne diffèrent pas grandement du laurier, l'arbre et les feuilles ont aussi le même goût et saveur comme le fruit, mais le fruit passe en odeur l'arbre et les feuilles. Les feuilles sont au drugeoner³ blanches, après vertes, et enfin rouges et dures. Quand les feuilles sont vertes, surpassent en odeur et mignardise tous les fruits de l'univers, croissent fort solides ; étant taries, est la couleur tannée, et étant cueillies sont taries et par quelque fumée séchées. Tout alentour des arbres ne croît nulle herbe, car la chaleur des racines des arbres attire toutes humidités à soi. Comme

2 Sur la girofle, voir Johan Nieuhoff, *Voyages and travels to the East-Indies, 1653-1670*, éd. Anthony Reed, Oxford, Oxford University Press, 1988, (réimpr. de l'édition de 1732, 2^e partie), p. 264-265. L'ouvrage de Nieuhoff, publié d'abord à Amsterdam (1682) est traduit en anglais en 1704 sous le titre *Remarkable Voyages and Travels into the best Provinces of the West and East Indies* (London, réimpr. 1732), dans le recueil de John Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*.

3 Quand elles bourgeonnent.

pour exemple mettez un sac de girofle sur un vaisseau d'eau, et verra en peu de temps l'eau amoindrie et les clous en rien empirés. Les girofles qu'on laisse aux arbres deviennent grosses. La grande chaleur qui est cachée ès girofles peut on connaître, quand ils sont en quelque maison fermée, soit à Amboina ou Ternati pour y être nettoyés et gerbelés ; et s'il y a au dit lieu une cruche, pot ou semblable vase rempli d'eau ou de leur bruage [breuvage], n'attouchez le point, et le trouveras du tout vidé. Et quand ils désirent assembler les fruits des arbres, le nettoient tout autour de l'arbre, et en cueillant, laissent choir ledit fruit. Étant tous cueillis, les rassemblent et en font une masse ; les fruits surpassent en quantité les feuilles, et sont abattus d'un roseau. À la seconde année donne l'arbre plus de fruits qu'à la première. Ces lieux sont situés sous le soleil, Ternati sur quarante minutes au nord de l'équinoxe, et partant ne se peut chacun assez émerveiller, comment ce fruit peut ici croître. Mais Dieu la bénit journellement de quelque ondée, et après du soleil luisant. Quand nous partîmes de là, sur la fin d'août, étaient les girofles mûres, mais on consume beaucoup de temps à les cueillir, par quoi n'en pouvions faire plus longue attente, car sont cueillies d'août, septembre, octobre, jusqu'à décembre. Les femmes mâchent des girofles pour avoir l'haleine douce ; les arbres de par-delà n'ont en rien le naturel des nôtres, car si les nôtres sont embellis des fleurs, et s'il y a une subite gelée ou quelque vent âpre, la fleur s'évanouit et le fruit se perd ; mais de ces arbres, tout ce qui se présente en fleur est fruit. Étaient de nous nommés clous à cause de leurs têtes, et qu'ils ressemblent si bien aux clous de fer. Les girofles qui tombent des arbres s'enracinent subit, et devant l'espace de huit ans portent fruit. Les arbres de par-delà demeurent plus de 100 ans en saison. Des girofles fraîches se distille certaine eau médicinale pour certaines maladies, ayant l'odeur fort doux et amiable, d'un petit goût ; arrose les yeux, fortifie la vue ; les vertes confites et assaisonnées en sucre invitent le manger ; la poudre des girofles mise sur la tête chasse la refroidure. Les dites girofles lâchent l'urine, purgent l'estomac ; est aussi médecine pour le flux du ventre la poudre des girofles bouillie en lait, et bue montre l'entrée au beau jardin de Vénus.

Second livre de la navigation des Indes orientales, Amsterdam, C. Nicolas, 1601, f° 12 r° et 16 v°-17 r°.

Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)

Les premières années de l'East Indian Company, fondée en 1600, sont difficiles. L'Angleterre envoie aux Moluques une flotte commandée par le général Sir Henry Middleton. À son arrivée à Bantam le 23 décembre 1604, elle est accueillie par Edmund Scott, agent de la compagnie.

On avait fait un grand *pageant*⁴, dont l'avant-scène représentait un diable énorme, et installé sur ce *pageant* trois sièges de prestige. Celui du milieu, plus haut de deux pieds que les autres, était pour le roi ; de chaque côté de lui se trouvaient les fils du Pangran Goban⁵, qui est l'héritier présomptif de la couronne si le roi venait à mourir sans descendance. Le *pageant* était installé sur une pelouse devant l'entrée du palais et une balustrade en faisait le tour.

L'usage du pays est que, lorsqu'un roi accède au trône, ou lors de la circoncision de leur roi, tous ceux qui en ont les moyens doivent faire un présent au roi, publiquement, avec le plus grand appareil dont ils sont capables. Les autres doivent se joindre à eux, en compagnie distincte : ainsi font les étrangers et les autres.

Le spectacle débuta entre le 5 et le 25 juin et, sauf certains jours de pluie, se prolongea ce mois et le suivant. Le Protecteur⁶ ouvrit le premier jour, et chaque noble et les autres avaient leurs jours, non selon leur naissance, mais selon leur empressement ; et certains jours jouaient deux ou trois troupes. Les Javanais n'ayant pas de bons mousquetaires, le Protecteur en prêta aux Hollandais et à nous-mêmes. Mais quand il fallut se mettre en route, il y eut une grosse querelle entre nos hommes et les Hollandais⁷, pour savoir qui devait aller devant. Ils ne voulaient à aucun prix marcher derrière nos hommes, ni les nôtres passer après eux. Ils étaient arrogants, car supérieurs en nombre ; et les nôtres l'étaient en raison de leur plus bel habit, car ils étaient tous vêtus de costumes de soie, avec des écharpes et des rubans de chapeau aux couleurs de leur pays, qui avaient très belle apparence. Les Hollandais portaient leurs vêtements goudronnés, avec des capes de grossière étoffe, et quand ils avaient des chemises, elles leur pendaient entre les jambes par quoi l'on voit que la fierté ne réside pas vraiment dans la vertu, mais dans l'esprit. Il fut décidé que les Hollandais marcheraient en tête, et que nos hommes ne les suivraient pas, mais fermeraient la marche, après les Javanais. Mais quand j'appris cela, j'aurais souhaité qu'ils aient eu l'esprit de rentrer à la maison.

Chaque matin, la garde royale, pourvue à la fois de piques et d'armes à feu, était postée hors des balustrades tout autour du *pageant*. D'ordinaire elle était d'environ trois cents hommes, mais pouvait en compter plus de six cents les jours de grandes représentations. Ils étaient en files, selon notre discipline militaire ; mais ils diffèrent beaucoup dans leur marche, car là où nous allons d'ordinaire par trois, cinq, sept ou neuf, ils ne vont que par un, se suivant

4 Le mot désigne un spectacle souvent somptueux, ou une reconstitution historique, mais aussi la plate-forme amovible sur laquelle il était représenté. Nous conservons le terme anglais.

5 Lire « *Geban* ». Le plan de Bantam porte « *Paneyran Gouban* ». *Pangran* : gentilhomme.

6 En raison de la jeunesse du roi (treize ans), il gouverne le royaume et en profite pour extorquer de l'argent aux étrangers.

7 Aux Moluques, Hollandais et Anglais font alors un front uni face aux indigènes, mais leur rivalité est déjà très intense.

d'aussi près qu'ils peuvent et portant haut leurs piques. Ils ne firent pas pour lors usage des armes à feu. Leurs tambours sont de larges plateaux, faits d'un métal qu'ils appellent *tombago*⁸, dont le son est presque infernal. Ils ont aussi des couleurs appropriées à leurs compagnies, mais leurs étendards et enseignes ne ressemblent pas aux nôtres. La hampe de l'étendard est très longue, courbée au sommet, comme la fin d'un arc ; mais son étoffe est d'à peine un yard de large et tombant très bas depuis le haut.

Le premier jour, qui était le plus grand du spectacle, on avait disposé certains forts faits de roseaux et d'autre camelote, devant la scène du roi. À l'intérieur, certaines compagnies de Javanais étaient disposées pour le défendre, d'autres compagnies ayant mission de l'attaquer ; et souvent y mettaient le feu.

Un mot ou deux à présent sur la manière dont le roi était mis en valeur chaque jour et sur les spectacles joués devant lui. Chaque fois, un peu avant le début du spectacle, le roi était amené sur les épaules d'un homme, à califourchon sur son cou et les jambes tenues par le porteur ; et on portait devant et autour de lui de nombreux parasols. Mais j'aurais dû parler d'abord de sa garde principale, qui sortait avant lui et se plaçait aux balustrades autour du *pageant*. Le roi était suivi d'un grand nombre des principaux du pays, qui lui faisaient service, ainsi qu'il semblait, car leurs jours et heures étaient fixés. Les spectacles commençaient ainsi : d'abord, un détachement de tir conduit par un esclave noble. Venaient ensuite les piques, au milieu desquelles on portait les couleurs, et aussi la musique, faite de dix ou douze panneaux de *tombago*, portés par deux hommes à l'aide d'un bâton. On pouvait les accorder, chacun une note au-dessus de l'autre. Avec eux, toujours deux instrumentistes, très habiles dans la musique de leur pays, qui en jouaient, ayant à leurs mains ce qu'il fallait pour les battre. Ils avaient aussi une autre sorte de musique, qui accompagnait celle-là de temps à autre ; mais ces panneaux étaient la principale. Après les piques venaient des hommes avec des boucliers et des flèches. On apportait ensuite de nombreuses variétés d'arbres, qui portaient leurs fruits. Suivaient toutes sortes de bêtes et de volailles, à la fois vivantes et faites artificiellement telles que, sauf de près, on ne pouvait les distinguer des autres. Après venait une autre bande, habillés comme des masques, hommes et femmes ; avant que le roi n'ordonne de danser, ils exécutèrent des sauts et mille étranges façons de culbutes et de tours.

Suit le défilé des présents, portés par des femmes.

Ensuite un membre du *pageant* royal parla par la bouche du diable et fit silence au nom du roi. Alors commença le meilleur de la fête et de la musique et, de temps à autre, ils déchargeaient une volée de coups de feu. Les piques,

8 Malais *tambaga*, alliage de cuivre et de zinc.

les boucliers et les flèches montrèrent également ce qu'ils savaient faire. Les dernières étaient très maladroitement, à la différence des autres. Et chaque fois qu'ils venaient charger leur ennemi, ils le faisaient en dansant, pour qu'il n'ait pas une bonne occasion de leur jeter sa flèche ou de leur porter un coup. En outre, pour certains de ces jeux, ils venaient en jonques à voiles, artificielles, chargées de pièces d'argent chinoises⁹ et de riz. Elles portaient parfois des figures de faits historiques d'autrefois, de l'Ancien Testament ou des chroniques du pays et des rois de Java. Toutes ces inventions (ou du moins la plus grande partie) ont été enseignées autrefois par des Chinois aux Javanais ; car ceux-ci ne sont que des imbéciles. Ils ont appris les autres par des gens du Gujerat, des Turcs ou d'autres nations venues commercer ici.

652

Nous eûmes, comme beaucoup d'autres, à présenter un spectacle, le meilleur que nous pouvions ; il ne pouvait être excellent, en raison de notre petit nombre, mais il fut réussi, et tel qu'ils n'en avaient jamais vu de tel auparavant : je vais en décrire la manière. Nous avons acheté un très joli grenadier chargé de fruits, les uns mûrs, les autres à demi seulement, certains jeunes, d'autres en bouton. L'arbre avait été déterré avec ses racines, que nous mîmes en un cadre de rotin, ressemblant, en plus large, à une cage d'oiseau. Nous avons recouvert les racines de terre et disposé dessus des mottes de gazon vert, de sorte qu'il semblait être toujours en terre. Sur le gazon nous avons placé trois lapins argentés que notre vice-amiral m'avait donnés et au sommet, tout autour des courbures, nous avons attaché solidement avec du fil un certain nombre de petits oiseaux qui devaient toujours être en train de gazouiller. De la sorte, l'arbre semblait être comme en terre, de jolis petits animaux étranges comme ils n'en avaient jamais vus, prenant leur nourriture autour de lui, chargé de beaux fruits, avec des oiseaux chantant joyeusement au sommet. De même nous avons quatre serpents furieux que les Chinois d'ici font artificiellement. Nous pendîmes sur eux l'habit que nous destinions au roi, fait de pièces curieusement torsadées et dorées à leur manière. Il y avait aussi d'autres pièces d'étoffe, qui étaient pour le roi, afin qu'il les offre à ses suivants d'un rang plus modeste. Nous lui offrîmes de plus une belle carabine damasquinée, une boîte de pistolets de même, avec pour chacun de très jolies cases individuelles, et qui avait de grands cordons de soie avec des glands d'or. N'ayant pas de femmes pour porter ces présents, nous engageâmes trente des plus jolis garçons que nous pouvions trouver, et également deux Javanais grands comme il convenait pour porter des piques devant eux. Maître Towerson¹⁰ avait un très joli garçon, fils d'un Chinois,

9 Appelées *cashés* : petites monnaies chinoises de plomb, sans grande valeur. Bantam n'avait pas de monnaie.

10 Homme de confiance d'E. Scott.

dont le père avait été tué un peu auparavant par des voleurs. Nous habillâmes le garçon aussi galamment que le roi, pour qu'il porte ces présents et lui adresse un discours signifiant que, si notre nombre avait égalé notre bon vouloir, nous aurions présenté à Sa Majesté un bien meilleur spectacle que celui-là ; avec maints autres compliments.

Le 14 juillet, nous envoyâmes ces choses à la Cour de cette manière. En tête venait un trompette, puis dix mousquetaires, tous très bien vêtus, avec les couleurs de leurs pays ; les suivaient quatre porteurs, avec l'arbre, puis les deux piques ; après eux les garçons porteurs de serpents avec l'habit pour le roi, sur lequel étaient de riches tirasols¹¹ accordés à la circonstance. Venait en dernier le jeune homme qui devait les offrir, qui avançait sous un riche dais ; de même l'escortaient sept garçons de même taille, en livrée assortie, sans compter divers autres de ses camarades d'école qui le suivaient de leur propre vouloir.

Le roi, et plusieurs autres avec lui, prirent grand plaisir aux lapins. Nos gens avaient également pris avec eux quelques feux d'artifice, qui furent très agréables au jeune roi et à ses compagnons. Mais les femmes criaient pour la peur qu'elles avaient de voir le feu prendre à la Cour ; et certains chefs ordonnèrent de ne plus faire d'autres feux. Mais Augustine Spalder¹², notre interprète, un hardi jeune homme, déclara que, si le roi l'en priait, il ferait malgré eux d'autres feux. Le roi les mit alors dans un château de brique très noir, où ils tirèrent tous les feux qu'ils avaient, ce qui divertit beaucoup le roi et sa suite.

An exact discourse [...] of the subtilities [...], London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973, p. 152-159.

Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave

Juillet 1599 : les Portugais, alors sous domination espagnole, ne peuvent que s'inquiéter des entreprises hollandaises qui, pour la deuxième fois en trois ans, viennent d'envoyer une flotte vers ces Moluques jalousement gardées par les puissances ibériques.

Description de l'île de Ternati, située à 28 lieues de Banda.

L'île de Ternati est un pays fort sobre en vivres, car est impourvue de tout bétail, excepté de quelques chevreaux et poules, mais fort rares ; n'a aussi nul riz, ni aucun fruit duquel ils peuvent tremper aucun pain, sinon de quelque arbre qu'ils abattent

¹¹ « *Tirasol* » : terme espagnol, pour parasol.

¹² Spalding publia en 1614 un livret intitulé *Dialogues in the English and Malaiane Languages*. Demeuré à Bantam après le départ de Scott, il s'aventura en des spéculations fructueuses, mais qui lui valurent jusqu'en 1623 des démêlés avec la Compagnie (note W. Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 158).

et fendent, et étant fendu, le heurtent et frappent d'un marteau fait de certaines cannes, et leur donne quelque espèce en forme de farine, nommé en leur langage *sagge*¹³, duquel ils font les pains de la grandeur d'une paume, duquel ils font leur principal trafic. La dite île est aussi passablement peuplée de cocos et bananes, aussi de quelques limoniers et orangers, abondante en girofle, qui ne peuvent (selon Jean Hugues¹⁴) croître au rivage de la mer, mais au contraire bien éloignés de la mer, en monts et vallées ; n'est aussi en rien opulente en poisson, île certes fort sobre en vivres. Le vin de palmiste se vend ici en secret, à cause qu'il est défendu en leur loi, et pour cette occasion l'achetèrent les nôtres ès logis, où ils surent fort bien trouver le comble de leur désir, combien qu'il n'y a ici nulle taverne comme à Bantam, mais toutes choses y sont vend[a]bles pour argent et denrées. Il y en a plusieurs qui ont appris des Portugais non seulement parler le langage, mais aussi connaître de l'argent, désir (certes) entre eux grandement estimé. Leurs viandes, comme poissons, et maints autres apprêtés (selon leur mode) d'herbes, ont le goût fort mignard, délectable et savoureux.

654

Il y a ici des beaux perroquets ayant sur le dos des plumettes rouges, ornés aussi des jaunettes, comme au devant des ailes, mais sont un peu plus petits que les Américains. Apprennent aussi mieux à jargonner : le chirurgien de la navire *Amsterdam* en eut un, qui contrefit le chat et coq, et commanda au cuisinier de faire son devoir, pour lequel il pouvait avoir la somme de 100 dalres¹⁵, lequel il avait troqué pour un flacon de 4 patarts¹⁶. Ont force perdrix, desquels en pouvions acheter un pour 8 patarts. Sont grands amateurs des belles couleurs, comme de cramoisi rouge et pourpre ; les nôtres changèrent pour un vieil chapeau et vieil chemisole une chivette. Ont aussi une grande assistance de vivres des Bantamois. En toutes les contrées de l'Inde orientale fait il fort bon vivre, mais à Ternati et Bantam mieux qu'à Amboina, à cause de la chaleur tant véhémence, mais est toutefois une contrée fort plaisante. Il y a force amandiers, dont les fruits sont fort grands à l'extraordinaire, et les coquilles sont propres pour tremper le fer, à cause du feu véhément. Les habitants sont fort débonnaires, ont la nature fort mendicante, non seulement les sujets, mais aussi le roi avec toute sa famille. Haïssent le larcin, voire étranglent tous les larrons. Advint une fois (qu'étant là à terre) qu'il y eut un certain garçon d'onze ou douze ans, ayant emblé seulement une feuille ou deux de tabac, et étant attrapé, le lièrent les mains sur le dos, et le menèrent par la ville, suivi de plusieurs autres garçons, le menacèrent de force injures. Ici croît aussi du tabac, mais non de si bonne valeur qu'en Amérique ; les esclaves en usent beaucoup, et l'avaient toujours prêt ; l'estiment (étant bu) être

13 Sur le sagou, voir Forrest, *supra*, p. 643.

14 « Jean Hugues » : Jan Huygen Van Linschoten (voir Notices).

15 Note marginale : « 100 dalres sont la valeur de 50 écus ».

16 « Patart » : petite monnaie ancienne.

grand confort et allègement. Sont grands ennemis des Portugais, car vis-à-vis de Ternati gît l'île de Tidore¹⁷, gouvernée des Portugais. Mais ne tiennent entre eux [nulle] foi, tuent et massacrent l'un l'autre, comme bêtes, voire en quel lieu ils se peuvent attraper, comme il advint au 20 de juillet 1599, que les Ternatins partirent vers Tidore, et y saccagèrent un village et en massacrèrent trois, et en amenèrent encore bien 43 prisonniers, dont l'un était le frère du roi de Tidore, homme de prime barbe (de 21 ans) et étant amené prisonnier devant le roi de Ternate, et après être exaucé, fut amené hors le palais du roi, lié d'un licol, et étant parvenu au rivage, le commandèrent de laver ses mains, le prisonnier s'accroupit pour les laver, incontinent lui donna un autre d'un même coup, que les entrailles le pendirent du corps, et après être rassasiés de leur félonie et inhumanité, fut le corps mort lié à une praüe¹⁸ et traîné en la mer, où il fut laissé à la merci des vagues.

Le Roy de Ternati est fort curieux, car (ainsi que l'avions honoré de quelque 20 ou 30 fusées) le lendemain nous aborda faisant requête de l'apprendre, et l'ayant appris, le mit en œuvre.

[...] Au départir, fûmes conduits par le Roi, qui nous donna l'adieu amiable, disant que Dieu nous avait envoyés là, à l'occasion que sûmes si bien accorder avec lui, et disions que les Portugais avec leurs adhérents avaient vilainement massacré notre prince en son palais, et répliqua le roi que les Portugais avaient fait le même de ses ancêtres, l'avaient taillé en pièces, salé, et ainsi envoyé à Malacca, ce qui était à lui de venger tous les jours de sa vie, et comme nous entendions qu'ils étaient ennemis des nôtres, lui fut notre venue fort agréable. Au départir supplia de nous de lâcher toute notre artillerie, excepté les deux pièces de derrière, ce que fîmes, chose qui lui fut désirée. Et comme vîmes qu'il y eut certain Portugais abjuré, qui avait pris leur loi, homme caut, fin et astut, par eux nommé *Renegados* et qu'il y était en grande réputation, fîmes son amitié, afin qu'il serait un peu en aide les demeurés [*sic*].

Second livre de la navigation des Indes orientales, Amsterdam, C. Nicolas, 1601,
f° 17v°-18r°.

Bougainville : Batavia

Le journal du navigateur ne dit rien du séjour à Batavia (du 29 septembre au 16 octobre 1768), que rapporte la relation imprimée.

Pendant que nous restâmes ici, les principaux de Batavia s'empressèrent à nous en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville et à la campagne,

17 « Tidore » : Timor.

18 Une *proa* : bateau océanien.

des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici et presque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers ; mieux que cela, le spectacle de plusieurs peuples qui, bien qu'opposés entièrement pour les mœurs, les usages, la religion, forment cependant une même société ; tout concourait à amuser les yeux, à instruire le navigateur, à intéresser même le philosophe. Il y a de plus ici une Comédie qu'on dit assez bonne¹⁹; nous n'avons pu juger que de la salle qui nous a paru jolie : n'entendant pas la langue, ce fut bien assez pour nous d'y aller une fois. Nous fûmes infiniment plus curieux des comédies chinoises, quoique nous n'entendissions pas mieux ce qui s'y débitait ; il ne serait pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépendamment des grandes pièces qui se représentent sur un théâtre, chaque carrefour, dans le quartier chinois, a ses tréteaux, sur lesquels on joue tous les soirs des petites pièces et des pantomimes. *Du pain et des spectacles*, demandait le peuple romain ; il faut aux Chinois du commerce et des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs et actrices qu'accompagnent toujours quelques instruments. C'est la charge du récitatif obligé, et je ne connais que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. Au reste, quand je parle de leurs acteurs, c'est improprement : ce sont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au surplus, et on en tirera telles conclusions qu'on voudra, j'ai vu les coups de bâton prodigués sans mesure sur les planches chinoises y avoir un succès tout aussi brillant que celui dont ils jouissent à la Comédie-Italienne et chez Nicolet²⁰.

Nous ne nous lassions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, serait étonné de la magnificence de ses dehors. Ils sont enrichis de maisons et de jardins superbes, entretenus avec ce goût et cette propreté qui frappe dans tous les pays hollandais. Je ne craindrai pas de dire qu'ils surpassent en beauté et en richesses ceux de nos plus grandes villes de France, et qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux muses. Le sieur Mohr, premier curé²¹ de Batavia, homme riche à millions, mais plus estimable par ses connaissances et son goût pour les sciences, y a fait construire, dans un jardin d'une de ses maisons, un observatoire qui honorerait toute maison royale. Cet édifice, qui est à peine

¹⁹ Le théâtre n'existe pas à Batavia avant 1757 et peinait à se maintenir.

²⁰ J.-B. Nicolet (1710-1796) : brillant entrepreneur parisien de spectacles, il fonda le Théâtre de la Gaïeté.

²¹ En fait, ministre réformé. Cook mentionne lui aussi son « *very elegant observatory* ». Johan Mauritius Mohr (1716-1775) déterminait en 1761 la longitude de Batavia par le passage de Vénus. Son observatoire, construit à ses frais, fut achevé en 1769.

fini, lui a coûté des sommes immenses. Il fait mieux encore, il y observe lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs instruments en tout genre, nécessaires aux observations les plus délicates et il est en état de s'en servir. Cet astronome, le plus riche sans contredit des enfants d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il passât les nuits dans son observatoire ; malheureusement il n'y en a pas eu une seule qui ait été favorable à leurs désirs. M. Mohr a observé le dernier passage de Vénus²², et il a envoyé ses observations à l'Académie de Harlem ; elles serviront à déterminer avec précision la longitude de Batavia.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ses dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle est bien percée ; les maisons sont commodes et agréables ; les rues sont larges et ornées la plupart d'un canal bien revêtu et bordé d'arbres, qui sert à la propreté et à la commodité. Il est vrai que ces canaux entretiennent une humidité malsaine qui rend le séjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue aussi en partie le danger de ce climat à la mauvaise qualité des eaux ; ce qui fait que les gens riches ne boivent ici que des eaux de *Selse*, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne sont point pavées, mais de chaque côté il y a un large et beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, et la propreté hollandaise ne laisse rien à désirer pour l'entretien de ces trottoirs. Je ne prétends pas, au reste, donner une description détaillée de Batavia, sujet épuisé tant de fois²³. On aura l'idée de cette ville fameuse en sachant qu'elle est bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblements de terre imposent la nécessité de ne pas élever beaucoup les maisons, qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel est hors de la ville, ni la police à laquelle ils sont soumis, ni leurs usages, ni tant d'autres choses déjà dites et redites.

On est frappé du luxe établi à Batavia ; la magnificence et le goût qui décoorent l'intérieur de presque toutes les maisons annoncent la richesse des habitants. Ils nous ont cependant dit que Batavia n'était plus à beaucoup près ce qu'elle avait été. Depuis quelques années, la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui était pour eux la source d'une immense circulation de richesses. Je ne juge point ce nouveau règlement de la Compagnie ; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je sais seulement que les particuliers attachés à son service ont encore le secret de tirer trente, quarante, cent, jusqu'à deux cent mille livres de revenu d'emplois qui ont de gages quinze cents, trois mille,

²² Il s'agit du passage de Vénus sur le disque solaire le 3 juin 1769, que Cook venait d'observer à Tahiti.

²³ Les navigateurs font volontiers cette observation : ainsi Cook, en 1770, qui s'en tient à des indications nautiques. Mais d'autres (Rogers, 1710) n'en décrivent pas moins à nouveau la ville.

six mille livres au plus. Or presque tous les habitants de Batavia sont employés de la Compagnie. Cependant il est sûr qu'aujourd'hui le prix des maisons, à la ville et à la campagne, est plus des deux tiers au-dessous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia sera toujours riche du plus au moins ; et par le secret dont nous venons de parler, et parce qu'il est difficile à ceux qui ont fait fortune ici de la faire repasser en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ses fonds que par la Compagnie qui s'en charge à huit pour cent d'escompte ; mais elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne se peuvent envoyer en fraude, l'espèce d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La Compagnie se sert de l'empereur de Java pour faire frapper une monnaie particulière qui est la monnaie des Indes.

Nulle part dans le monde les états ne sont moins confondus qu'à Batavia ; les rangs y sont assignés à chacun ; des marques extérieures les constatent d'une façon immuable, et la sérieuse étiquette est plus sévère ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute régence, le conseil de justice, le clergé, les employés de la Compagnie, ses officiers de marine et enfin le militaire, telle y est la gradation des états.

L'AVENTURE TAHITIENNE

Samuel Wallis découvre Tahiti

Envoyé par l'Amirauté pour déterminer dans l'océan Pacifique un site propice à l'observation du passage de Vénus en 1769, Samuel Wallis aborde en juin 1767 à une île qu'il nomme « île du roi Georges » ; l'année suivante, Bougainville croira la découvrir et lui donnera son nom insulaire, Tahiti. La relation de Wallis, publiée en 1773 par Hawkesworth et traduite en français l'année suivante par J.-B. Suard (*Relation des voyages [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774, t. II), présente les récits successifs de l'arrivée, de l'attaque, de la prise de possession.

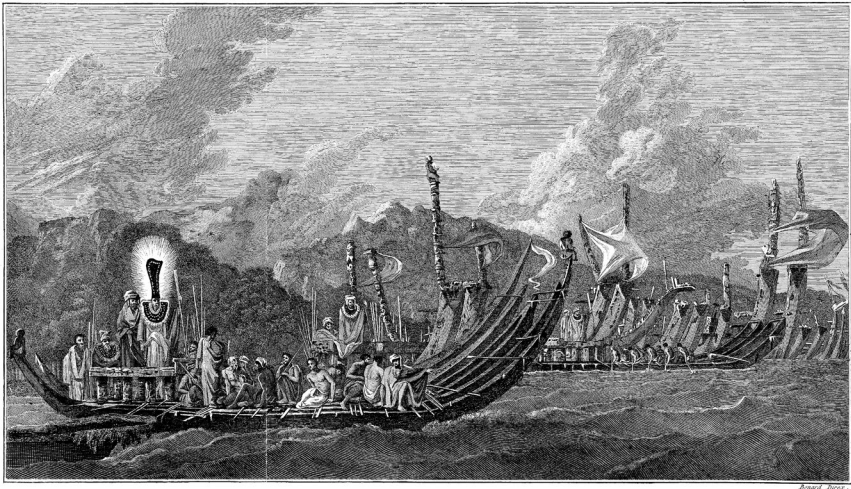
Chapitre V. « Découverte de l'île d'Otahity¹, nommée Île du Roi George III. Ce qui nous arriva, fait à bord du vaisseau, soit sur la côte ».

1767, Juin [...] Le 19, à deux heures du matin le ciel s'étant nettoyé, nous fîmes voile de nouveau. À la pointe du jour nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, et nous gouvernâmes directement sur elle. À huit heures, lorsque nous en étions très proches, le brouillard nous obligea encore à rester en panne, et lorsque le temps se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues : elles étaient de grandeurs différentes, et garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avait pas moins de 800 Indiens. Lorsqu'ils furent à portée de pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un grand étonnement et s'entretenant successivement les uns les autres. En même temps nous leur montrâmes des colifichets de différents genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent ensemble et tinrent une espèce de conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Ils vinrent ensuite, faisant le tour du vaisseau, et nous donnant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart d'heure et jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de leur faire des signes d'invitation, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait se hasarda à entrer dans le vaisseau. Il monta par les porte-haubans dans l'intérieur. Nous lui fîmes signe de venir sur le tillac, et nous lui présentâmes

1 La forme retenue par Wallis (*O'Tahiti* : « c'est Tahiti ») sera régulièrement utilisée par les voyageurs (notamment britanniques) avant que le *Tahiti* de Bougainville ne s'impose, vers le milieu du siècle suivant, quand la France prendra possession de l'île. Nous conserverons ici, dans des extraits de l'édition originale de ses *Voyages* (1771), des graphies Taiti, Taitiens du navigateur français.

différentes quincailleries. Il nous paraissait les voir avec plaisir, mais il ne voulut rien accepter jusqu'à ce que quelques uns des Indiens se fussent approchés, et qu'après beaucoup de discours ils eurent jeté une branche de bananier dans le vaisseau. Alors il reçut nos présents, et plusieurs autres se pressèrent de monter à bord par plusieurs côtés du vaisseau ne connaissant pas la véritable entrée.

J. Hawkesworth, *An Account [...]* (1773, t. I) ; trad. française de J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774, t. II, p. 92-93.



Ill. 54. « Flotte d'O Tahiti assemblée à Oparee », dans J. Cook, *Voyage dans l'hémisphère austral*, 1778

[...] Cependant il venait continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues, chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient pas jusqu'alors apportée ; je veux dire d'un nombre de femmes rangées sur une file, et qui, arrivées près du vaisseau, offrirent à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettaient tous leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues qui étaient chargées de pierres s'avancèrent autour du vaisseau, et à une très petite distance ; quelques uns des Indiens chantant d'une voie rauque, quelques autres soufflant dans des conques marines, et d'autres jouant de la flûte. Peu de temps après un homme, qui était couché sur une espèce de canapé placé sur une de ces grandes doubles pirogues, fit signe qu'il désirait venir aux côtés du vaisseau ; j'y consentis tout de suite, et quand il fut près de mon bord, il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes, lui faisant signe qu'il me la remît. Je la reçus avec des expressions d'amitié, et je pris sur le champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour ; mais à mon grand étonnement, il s'était déjà éloigné un peu du vaisseau, et, au

signe qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois sur nous, et nous lancèrent une grêle de pierres par tous les côtés : c'était là une attaque dans laquelle nos armes seules pouvaient nous donner la supériorité sur la multitude qui nous assaillait, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage était malade et faible. J'ordonnai donc de faire feu ; je fis tirer aussi de très près deux pièces du gaillard, que j'avais fait charger à mitraille ; la décharge mit quelque désordre parmi les Indiens ; cependant quelques minutes après ils recommencèrent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étaient en état de venir sur le pont, prirent alors leur poste ; je leur fis tirer mes grosses pièces, et j'en fis jouer constamment quelques-unes sur l'endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant au vaisseau à toutes rames. Quand nos grosses pièces commencèrent à tirer, il n'y avait pas moins de 300 pirogues autour du vaisseau, portant au moins deux mille hommes ; et de nouvelles pirogues arrivaient de tous les côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient encore à venir sur nous ; aussitôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis et la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seraient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas renouveler leur attaque. En cela cependant je fus malheureusement trompé ; une grande partie des pirogues qui avaient été dispersées se rassemblèrent de nouveau ; elles demeurèrent quelque temps sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille, et alors élevant soudainement des pavillons blancs, elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment, et recommencèrent de fort loin à jeter des pierres avec beaucoup de force et d'adresse par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesait environ deux livres, et plusieurs blessèrent nos gens qui en auraient souffert davantage, sans une toile étendue sur le tillac pour nous défendre des ardeurs du soleil, et sans le bastingage de nos hamacs. Pendant ce temps plusieurs pirogues, garnies de beaucoup d'hommes, se portaient vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avait point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter quelques pièces sur-le-champ pour les faire tirer, en même temps que deux autres tireraient de l'arrière sur les pirogues qui nous attaquaient par là. Parmi les pirogues qui en voulaient à notre avant, il y en avait une où paraissait être quelque chef d'Indiens : car c'était de cette pirogue qu'était venu le signal qui les avait rassemblés. Il arriva qu'un boulet d'un canon de l'avant fut tiré si juste qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'aperçurent de cet accident, ils se dispersèrent avec tant de vitesse, que dans une demi-heure, il ne resta pas une pirogue à la portée de notre vue, et que tout ce peuple, qui couvrait le rivage, s'enfuit aux collines voisines avec la plus grande précipitation.

1767, Juin : À deux heures, les bateaux débarquèrent sans opposition, et M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gazon et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de l'Île du Roi George III.

Wallis y séjournera du 24 juin au 27 juillet 1767. Revenu en Angleterre le 19 mai 1768, il indiquera le havre de Port Royal, à l'île du roi George III, comme l'endroit le meilleur pour observer le passage de Vénus.

Ibid., p. 105-109.

Bougainville : l'éden tahitien

662

Instruits sans doute par l'attaque malencontreuse qu'ils venaient de livrer contre Wallis, les Tahitiens ont accueilli Bougainville et ses compagnons avec une ferveur telle que le récit par lequel il célèbre l'île paradisiaque deviendra la source du « mythe de Tahiti ». Mais l'enthousiasme des premières impressions n'interdit pas çà et là un regard plus lucide sur la réalité tahitienne.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Tahiti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir en variant à chaque pas les points de vue et présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays et ne servent pas moins à la commodité des habitants qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taitiens, dispersées sans aucun ordre et sans former jamais de village ; on croit être dans les champs Élysées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus, rendent partout les communications faciles².

Au reste, quoique cette île soit remplie de très hautes montagnes, la quantité d'arbres et de plantes dont elles sont partout couvertes ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insulaires ne connaissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés le même nom d'*aouri*, dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer, d'où leur vient-elle ? Je dirai bientôt ce que je pense à cet égard³. Je ne connais ici qu'un seul article de commerce riche, ce sont

2 « Sentiers publics » : Wallis et Cook n'en disent rien. À quoi Bougainville fait-il allusion ?

3 Au terme de ce chapitre (éd. cit., p. 238), Bougainville rapporte en effet cette connaissance du fer au passage de Wallis, et observe la parenté entre l'anglais *iron* et le tahitien *aouri*.

de très belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes et à leurs enfants ; mais ils les ont tenues cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlières des espèces de castagnettes qui sont un de leurs instruments de danse.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitants ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles et près de cent cinquante cochons⁴ ; encore, sans les travaux inquiétants des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup davantage ; car les habitants en apportaient de jour en jour un plus grand nombre. Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22°, et il a été quelquefois à 18°. Le soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9° de l'autre côté de l'Équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques ; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens y fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous y avons débarqués, et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces et s'y sont rétablis en aussi peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste, la santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitants ?

4 Bougainville arrive pendant une période faste : les Tahitiens ne sont pas en guerre, ils n'ont pas encore approvisionné beaucoup de navires européens. Ce n'est déjà plus le cas lorsque Cook revient à Tahiti en août 1773, car la guerre sévit et, malgré les promesses du chef, il n'obtient qu'un ou deux cochons. Par la suite, au cours du XIX^e siècle, l'approvisionnement deviendra problématique : les besoins des navires-baleiniers ou des expéditions scientifiques seront trop grands et la population devra s'affamer pour fournir des provisions (Melville y fait allusion dans *Omoa*). Entre 1815 et 1830, il y eut sept expéditions pour la France, six pour la Russie, trois pour l'Angleterre et l'Amérique et une pour la Prusse.

Les végétaux et le poisson sont leur principale nourriture ; ils mangent rarement de la viande, les enfants et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leurs boissons ; ils n'en connaissent d'autre que l'eau : l'odeur seule du vin et de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance ; ils en témoignaient aussi pour le tabac, les épicerie⁵ et en général pour toutes les choses fortes.

[...]

On voit souvent les Taitiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats ; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture⁶.

664

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taiti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses ; c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables ; je pense que c'est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que de tout temps on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre ; *omnes vero Britanni se vitro inficiunt, quod caeruleum efficit colorem*⁷ Le savant et ingénieux auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*⁸ donne pour cause à cet usage général le besoin où on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piqûre des insectes caustiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Taiti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taiti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande

5 « *Épicerie* » : les épices.

6 Allusion aux corps de baleine ou corsets dans lesquels les femmes étaient lacées.

7 « Tous les habitants de la Grande-Bretagne se font des tatouages avec une plante qui produit une couleur bleue » (César, *Guerre des Gaules*, V, 14, 2).

8 Cornélius de Pauw, *Recherches philosophiques*, Paris, Berlin, 1768-1770, 3 vol.

propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taitiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraît que pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété et que tout est à tous. Vis-à-vis de nous ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste, on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient au contraire de tuer ceux qui les commettaient. Ereti⁹ cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes ; l'homme fuyait, et s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement, car Ereti était infatigable à la course, quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible ; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

Bougainville concède que ces doux insulaires se livrent à des guerres permanentes et cruelles ; il expose ensuite ce qu'il a cru comprendre de leur religion.

La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfants partagent également les soins du père et de la mère. Ce n'est pas l'usage à Taïti que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne ; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses

9 Chef tahitien qui accueillit Bougainville.

sens, et les applaudissements publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amants passagers qu'elle peut avoir eu l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple ? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très douce à trois ou à quatre trous¹⁰, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte qui est en même temps exercice et jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Taitiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie fille du repos et de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celle du corps.

666

Voyage autour du monde, éd. Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, PUPS, Coll. « Imago Mundi », 2001, 2^e partie, chap. III, p. 222-232.



Ill. 55. « Danseuses tahitiennes »,
dans J. Cook, *An Account of the voyages [...]*, 1773

¹⁰ Le vivo.

Emprisonné pour sa participation à la révolte de la *Bounty*, le marin J. Morrison note dans son journal la dégradation de l'île depuis sa découverte en 1767 et observe un singulier groupe social, les *mahous*, dont les relations contemporaines ne parlent guère, soit parce que son existence leur a échappé, soit (comme il adviendra avec les missionnaires britanniques protestants) en raison de leur hostilité à cette pratique.

Outre les différentes classes sociales déjà décrites, ils ont une sorte d'hommes appelés mahous. Ils ressemblent par certains aspects aux eunuques d'Inde, mais ne sont pas châtrés. Ils ne cohabitent jamais avec des femmes mais vivent à leur manière ; ils épilent leur barbe et s'habillent en femmes, dansent et chantent avec elles et sont aussi efféminés dans leur voix ; ils excellent généralement à confectionner et peindre des tissus, faire des nattes et tout autre emploi de femme. Ils sont tenus pour des amis fiables en cela, et on dit, bien que je n'aie jamais vu la chose, qu'ils ont avec des hommes des relations aussi intimes que les femmes : cela je ne le tiens pas pour un fait avéré et je ne connais personne qui n'en déteste l'idée¹¹.

Les mœurs et usages des autres îles sont très proches de celles des différents comtés de ce royaume, leurs productions presque identiques, et les habitants de toutes les îles de la Société sont un seul et même peuple. Tahiti est de loin le plus grand et le plus puissant, quand du moins les forces de cette île sont unies et se voit par conséquent reconnue comme la première de toutes. Toutes désignent du nom de Tahiti leur langage, leurs usages etc., aussi bien chez eux que lorsqu'ils sont à Tahiti ; les hommes d'importance qui ne visitent pas Tahiti une fois dans leur vie sont rares, et beaucoup s'y rendent fréquemment.

Il faut savoir que le capitaine Cook, quand il pensa pour la première fois fournir ces îles de bétail, de volaille, de fruits et de plantes d'Europe, entendait le faire pour le bien de l'humanité ; mais ces peuples n'en connaissaient pas la valeur et, faute d'Européens pour s'en occuper, tout fut bien vite détruit. À la vue de ces animaux, la curiosité des indigènes leur fit désirer de les posséder de telle manière qu'ils se trouvèrent séparés et dans l'impossibilité de se reproduire. La volaille disparut vite, les moutons, qui ne perdent pas leur laine sous ces climats chauds, moururent faute d'être tondus, les bovins prospérant bien qu'étant le plus souvent séparés. Les semences et les plantes furent détruites d'être arrachées aussitôt qu'elles se manifestaient ; chacun, désirant posséder quelque portion des curiosités qu'ils estimaient le plus, aurait sacrifié la meilleure vache pour

11 Léon l'Africain note la présence, dans quelques hôtelleries de Fez, de « certains individus qui constituent une engeance appelée *el cheva* [el-hiva] : « Ce sont des hommes qui s'habillent en femmes et portent des ornements comme des femmes. Ils se rasent la barbe et vont jusqu'à imiter les femmes dans leurs façons de parler [...]. Ils filent même » (*Description de l'Afrique*, trad. Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1980, t. I, p. 191).

une bonne hache, ne connaissant pas leur valeur pour la nourriture, bien qu'ils en aient tué plusieurs qu'ils mangeaient en partie lors de leurs guerres. Mais n'ayant aucune méthode pour enlever des peaux qu'ils nettoyaient comme des cochons sans pouvoir s'imaginer qu'elles étaient bonnes à quelque chose, ils ne se donnaient aucun mal pour sauver un élevage.

Les béliers et les boucs dont ils ne pouvaient supporter l'odeur désagréable et nombre de chèvres furent bannies dans les montagnes parce que leur viande ne compensait pas les dégâts qu'ils faisaient aux plantations pour tissus¹². Ceux qu'ils gardent encore sont toujours attachés s'ils sont près d'une de ces plantations et dans le meilleur des cas ne sont pas estimés à l'égal d'un chien – ce qui empêche l'île d'être dévastée par eux comme ce serait bientôt le cas si on les laissait aller où ils veulent.

Journal of James Morrison [...], éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935, p. 238-239.

¹² « *Cloth plantations* ». Entendre : les arbres dont les feuilles servent à faire les *tapas*, tissus tahitiens.

L'AUSTRALASIE

Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)

Gouverneur général de Batavia en 1636, Anthony van Diemen veut en savoir davantage sur une terre (l'Australie) à laquelle les navigateurs hollandais ont, depuis 1623, abordé à plusieurs reprises, mais dont ils n'ont qu'une connaissance morcelée ; en même temps, il recherche une route méridionale qui permettrait d'arriver au Chili pour de fructueuses opérations de commerce. La souplesse des instructions données à Tasman et son pilote Frans Vischer reflète ces incertitudes. Venant de l'île Maurice, leurs deux vaisseaux décident de se maintenir à une latitude de 44° environ et de mettre le cap vers l'est. Ils rencontreront ainsi le 24 novembre une terre qu'ils appelleront Van Diemen's Land (qui deviendra en 1853 la Tasmanie). Ils la contournent par le sud avant de longer la côte ouest des deux grandes îles de Nouvelle-Zélande et regagnent Java par les Tonga, les Fidji et la côte nord de la Nouvelle-Guinée. Les Tumatakokiris rencontrés par les Hollandais seront, au siècle suivant, détruits par une autre tribu : les Maoris (voir J. C. Beaglehole, *The Exploration of the Pacific*, London, The Hakluyt Society, éd. 1966, p. 150).

Le soir [du 18 décembre 1642], une heure avant le coucher du soleil, nous vîmes des lumières à terre et quatre embarcations près du rivage, dont deux se dirigeaient vers nous alors que nos bateaux revenaient aux navires, rendant compte qu'ils avaient trouvé pas moins de treize brasses d'eau et qu'au coucher du soleil, qui disparaissait derrière la grande terre, ils étaient allés jusqu'à un demi mille environ du rivage. Après que nos gens eurent été à bord pour y prendre un verre, ceux des deux canots se mirent à nous héler, d'une voix creuse et bourrue, sans que nous pûmes le moins du monde les comprendre ; mais nous les rappelâmes en gage de réponse, quand ils recommencèrent plusieurs fois, sans approcher toutefois de plus d'un jet de pierre, soufflant également plusieurs fois dans un instrument dont le son rappelait les trompettes des Maures. Un de nos marins, qui jouait quelquefois de la trompette, leur joua quelque chose en réponse, imité par le contremaître de ceux du *Zeehaen* (engagé aux Indes orientales comme trompette, il fut nommé contremaître à l'île Maurice par le conseil de la forteresse et par les vaisseaux). Après que cela eut été exécuté plusieurs fois des deux côtés et que le soir tombait de plus en plus, les gens des embarcations cessèrent et payèrent de nouveau. Par sécurité et pour nous tenir vigilants, nous fîmes prendre à nos gens des quarts de garde entiers, selon l'usage de la mer, et prîmes soin de déposer des munitions de guerre aux piques

des mousquets et des épées suffisamment prêtes, de faire donner les canons sur le pont supérieur et de les charger à nouveau, de sorte que nous puissions prévenir toute mésaventure et nous défendre s'il advenait que ces gens cherchent à nous faire du mal. Variation 9° NE.

670

Le 19 décembre, tôt le matin, une embarcation de ces gens avec treize hommes à bord s'approcha à un jet de pierre de nos vaisseaux et ils nous appelèrent plusieurs fois sans que nous puissions les comprendre, leur langue n'ayant rien en commun avec le lexique que l'Hon. Gouv. Général et les conseillers des Indes nous avaient donné : rien d'étonnant à cela, puisqu'il s'agissait de langages des îles Salomon, etc...¹ Ces gens étaient, autant que nous pûmes voir, de taille moyenne, mais rudes de voix et de charpente, leur couleur entre le brun et le jaune, leurs cheveux noirs ramenés en couronne en haut de la tête et rassemblés à la base comme le font les Japonais, mais un peu plus longs et épais. Ils portaient au-dessus une grande et épaisse plume blanche ; leur embarcation était composée de deux canoës longs et étroits placés côte à côte, sur lesquels étaient jetées des planches où l'on pouvait s'asseoir, de sorte qu'au-dessus de l'eau on pouvait voir en dessous à travers l'embarcation. Leurs pagaies sont longues d'une bonne brasse environ, étroites et terminées en pointe ; ils peuvent avancer vite avec ces embarcations. Leurs vêtements, nous semblait-il, étaient faits de nattes ou de coton ; presque tous avaient le haut du corps nu. Nous leur fîmes signe de la main à plusieurs reprises pour qu'ils viennent aux navires, leur montrant des tissus blancs et quelques couteaux de notre chargement [de pacotille]. Ils ne s'approchèrent pas davantage pour autant, mais finalement s'éloignèrent en pagayant, cependant que les officiers du *Zeehaen*, selon les injonctions de la veille, vinrent à notre bateau, quand nous réunîmes le conseil pour décider de nous approcher le plus près possible du rivage avec les vaisseaux : car il y avait là un bon fond pour jeter l'ancre et ces gens, à ce qu'il semblait, étaient désireux d'amitié. Juste après avoir pris cette résolution, nous vîmes venir de la terre sept autres embarcations, l'une d'elles avec une proue haute et étroite, portant dix-sept hommes, pagayait tout autour du *Zeehaen* et une seconde (avec treize hommes robustes) venait devant le bateau à moins d'un demi-jet de pierre de nous, toutes deux appelant les autres de temps en temps. Comme précédemment, nous fîmes signe et leur montrâmes les étoffes blanches etc. : mais ils ne bougèrent pas. Le capitaine du *Zeehaen* envoya au navire son quartier-maître avec leur petit bateau et six rameurs, pour dire aux contremaîtres que si ces gens désiraient venir au navire, ils ne devraient pas en laisser monter trop à bord, mais être prudents et se tenir sur leurs gardes. Quand le petit bateau

1 Très probablement celui que les Hollandais avaient recueilli de l'expédition de Jacques Le Maire (1615-1618).

du *Zeehaen* ramait vers le navire, ceux qui étaient le plus près de nous pagayèrent et firent signe avec leurs pagaies aux autres qui étaient derrière le *Zeehaen* ; mais nous ne pûmes connaître leur intention. Quand le petit bateau du *Zeehaen* repartit vers son navire, ceux qui étaient devant nous, entre les deux navires, se mirent à pagayer avec tant de vigueur, qu'arrivés à un peu moins de mi-distance de notre vaisseau, ils frappèrent de leur étrave le petit bateau du *Zeehaen* sur le côté et se ruèrent sur lui. Sur ce le plus éminent de ces coquins, avec une pique émoussée, poussa férocement à plusieurs reprises dans le cou le quartier-maître Cornelis Ioppen, si bien qu'il le fit tomber pardessus bord. Après quoi les autres, avec leurs pagaies et de petits morceaux de bois épais (que nous primes d'abord pour des poignards malais) se mirent à accabler le petit bateau, d'une telle violence que trois marins du *Zeehaen* furent tués, et le quatrième mortellement blessé. Le quartier-maître et deux autres marins nagèrent vers notre navire et nous leur envoyâmes notre sloop, grâce auquel ils revinrent vivants. Après ce fait monstrueux et cette chose exécrable, les meurtriers laissèrent aller à la dérive le petit bateau, non sans avoir emmené un des morts dans leur canoë et noyé l'autre. Voyant ceci, nous fîmes avec les gens du *Zeehaen* un tir nourri de mousquets et de canon ; mais bien que nous ne les ayons pas atteints, ils s'en allèrent néanmoins à toute hâte, et pagayèrent vers la terre hors de portée de notre tir. Depuis notre pont supérieur, nous fîmes plusieurs tirs avec nos canons du pont supérieur et de la proue en direction de leurs embarcations, mais sans atteindre personne. Avec notre sloop, bien équipé et bien armé, notre capitaine Ide Tercxsen Holman fit rame vers le petit bateau du *Zeehaen* (que ces maudits hommes avaient laissé aller à la dérive), et le ramena vite au navire, ayant trouvé à l'intérieur l'un des morts et celui qui était mortellement blessé. Nous levâmes l'ancre et fîmes voile, parce que nous ne pouvions nous attendre à établir aucune amitié avec ces gens, ni trouver de l'eau et d'autres provisions. Ayant fait voile, nous vîmes vingt-deux canoës près du rivage, dont onze, qui grouillaient de gens, se dirigeaient vers nous. Nous attendîmes calmement que certains des principaux parviennent à portée de tir de nos canons et tirâmes alors une ou deux bordées depuis notre canonnière², mais en vain. Ceux du *Zeehaen* tirèrent également, atteignirent un du canoë de commandement qui se tenait debout avec un petit drapeau blanc dans la main ; nous entendîmes que le coup avait également atteint le flanc et l'intérieur du canoë, mais sans pouvoir connaître l'effet qui en était résulté. Aussitôt qu'ils eurent reçu ce coup, ils retournèrent en vitesse à la côte, deux d'entre eux arborant une sorte de voilure Tingang ; puis ils restèrent près du rivage, sans s'occuper davantage de nous. Vers midi, le capitaine Gerrit Jansz et M. Gilsemans revinrent vers le

2 Autrefois, espace du navire où se tenaient les artilleurs.

navire. Leur contremaître était également avec nous quand nous réunîmes le conseil. L'acte détestable de ces indigènes envers quatre des gens du *Zeehaen* ce matin nous enseignait qu'il fallait considérer les habitants de ce pays comme des ennemis. Nous résolûmes notamment qu'il convenait désormais de longer la côte vers l'est, suivant l'étendue du pays pour voir si nous pouvions trouver quelques endroits appropriés pour y trouver de l'eau et des provisions. Ainsi que notre résolution le mentionne plus longuement, notre mouillage au lieu du massacre (auquel nous avons également donné le nom de baie des Meurtriers)³ était à 40° 50'S et 191° 30'⁴.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 121-124.

William Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie

672

Il n'est pas le premier à le faire : le Hollandais Carstenz avait vu en avril 1623 à Cape Keerwer (golfe de Carpentarie) des insulaires démunis de tout et peu désireux de contacts avec les Blancs. Mais il avait pris la péninsule australienne d'York pour une partie de la Nouvelle-Guinée (voir J.C. Beaglehole, *The Exploration of the Pacific*, *op. cit.*, p. 119). C'est le 4 janvier 1688 que Dampier, venant de Timor, accoste à 16°50' à Cygnet Bay et Buccaneer's Archipelago, sur la côte nord-ouest de l'Australie, pour livrer la première description attentive des Aborigènes.

La Nouvelle Hollande est une grande étendue de pays. On ne sait pas encore bien si c'est une île ou un continent⁵. Mais je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. La partie que nous y vîmes est basse et unie. Il y a des bancs de sable près de la mer ; les pointes seulement sont pierreuses comme aussi quelques unes des îles de cette baie.

Le terroir en est sec et sablonneux ; et l'on n'y a point d'eau, à moins qu'on n'y fasse des puits. Cependant il produit diverses sortes d'arbres. Mais les bois n'y sont pas en grand nombre, ni les arbres extrêmement gros. La plupart de ceux que nous vîmes nous parurent des arbres à Dragon⁶, et ceux-là sont les plus grands qu'il y ait. Ils sont à peu près de la grosseur de nos gros pommiers, et environ de la même hauteur. L'écorce est blanchâtre et tant soit peu dure. Les feuilles sont noires ; il distille de la gomme des nœuds et des crevasses qui sont au corps des arbres. Nous confrontâmes cette gomme avec une certaine gomme ou sang de dragon que nous avions à bord, et nous le trouvâmes et de la même

3 Aujourd'hui Golden Bay, sur l'île du sud. Cook lui avait conservé le nom de Murderers' Bay.

4 Longitude indiquée selon le mode de décompte hollandais.

5 Son insularité ne sera acquise qu'avec la circumnavigation qu'en fera Matthew Flinders, donnant en 1804 à l'île-continent son nom d'Australie.

6 « Arbres à dragon » : le sang de dragon est une résine rouge employée comme astringent.

couleur, et du même goût. Pas un de nous ne connut les autres sortes d'arbres. Il croissait sous les arbres une herbe assez longue, mais assez déliée. Nous ne vîmes point d'arbres fruitiers.

Nous ne vîmes aussi aucune sorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes, si ce n'est une seule fois, et nous crûmes que c'était la piste d'un mâtin. Il y a quelques petits oiseaux terrestres ; mais ils ne sont pas plus gros qu'un merle. Il n'y a que peu d'oiseaux marins. La mer n'est pas non plus fort poissonneuse, à moins qu'on ne mette au rang des poissons la vache marine et la tortue. Il y a quantité d'animaux de ces deux espèces ; mais ils sont extraordinairement sauvages, quoiqu'ils ne soient pas fort inquiétés par les habitants qui n'ont ni bateaux ni fer.

Les Indiens de cette contrée sont les gens du monde les plus misérables. Les *Hodmadods* de Monomotapa⁷, quelque gueux qu'ils soient, sont riches au prix d'eux, puisqu'ils ont des maisons, et des habits de peaux, des brebis, de la volaille et des fruits, et des œufs d'autruche etc. Ce que les autres n'ont pas. Et à la figure humaine près, ils ne diffèrent guère des brutes. Ils sont grands, droits, et menus, et ont les membres longs et déliés ; la tête grosse, le front rond, et les sourcils gros. Leurs paupières sont toujours demi fermées pour empêcher que les mouches ne leur donnent dans les yeux. Aussi sont-elles si incommodes, que quelque chose qu'on fasse avec son éventail, on ne peut les empêcher de donner au visage, et sans le secours des deux mains elles entreraient jusque dans les narines, et même dans la bouche, si les lèvres n'étaient pas bien fermées. De là vient qu'étant incommodés de ces insectes dès leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples. Aussi ne sauraient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête comme s'ils voulaient voir quelque chose qui fût au-dessus d'eux.

Ils ont le nez gros, les lèvres grosses, et la bouche grande. Je ne sais s'ils s'arrachent les deux dents de devant de la mâchoire supérieure ; mais elles manquent à tous tant aux hommes qu'aux femmes, qu'aux vieux et aux jeunes⁸. Ils n'ont point de barbe non plus. Leur visage est long, d'un aspect très désagréable, sans avoir un seul trait capable de plaire. Leurs cheveux sont noirs, courts, et crépés comme ceux des nègres, et non longs et lisses comme ceux du commun des Indiens. Le visage et le reste de leur corps sont noirs comme les nègres de Guinée.

7 Les Hottentots. L'installation des Hollandais au Cap ne date que de 1652 et l'intérieur des terres (dont le Monomotapa) est très mal connu en 1680.

8 Banks qui donne des Aborigènes une description beaucoup plus flatteuse (juillet 1770, dans *The Endeavour journal of Joseph Banks, 1768-1777*, éd. J.C. Beaglehole, Sydney, Trustees of the Public Library of New South Wales, 1962, t. II, p. 92) contredit explicitement Dampier : ces dents ne sont pas absentes. En fait, c'était, chez les Aborigènes, une pratique commune, mais non universelle, de s'arracher une ou deux incisives, probablement comme rite d'initiation. Les navigateurs du XIX^e siècle (Ainsi Arago en Australie) l'observent comme une coutume de fiançailles ou de mariage.

Ils n'ont point d'habit, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, et une poignée d'herbe longues, ou trois ou quatre petites branches, pleines de feuilles et soutenues par leur ceinture pour couvrir leur nudité.

Ils n'ont point de maison non plus, mais ils couchent à l'air sans aucune couverture, n'ayant pour lit que la terre et pour dais que le ciel. Si chaque homme a sa femme, ou si tout est commun entre eux, c'est ce que je ne sais point ; tout ce que je sais est qu'ils demeurent en troupes de 20 ou de 30 hommes, femmes et enfants, tout cela pêle-mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre en travers des petits bras de mer. Chaque marée y jette des petits poissons qui y demeurent, et que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la mer est retirée. Je crois que c'est le principal de leur pêche. Ils n'ont point d'instruments pour prendre les gros poissons, quand même ils se présenteraient ; mais il est rare qu'ils demeurent en arrière quand la mer se retire. Durant tout le séjour que nous fîmes là nous ne primes aucun poisson avec nos hameçons et nos lignes. Quand l'eau est basse, ils cherchent dans les autres lieux des pétoncles, des moules et des limaçons. Encore y a-t-il bien peu de ces coquillages : de sorte que leur principale subsistance dépend de ce que la mer laisse dans leurs réservoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amassent et s'en vont au lieu de leur demeure. C'est là que les attendent les vieillards et les enfants qui ne peuvent pas marcher à cause de leur âge. Aussitôt qu'ils sont arrivés, ils grillent sur les charbons ce que la Providence leur a donné, et le mangent en commun. Quelquefois ils prennent du poisson autant qu'il leur en faut pour se régaler abondamment, et aussi à peine en attrapent-ils assez pour en goûter. Mais soit qu'ils en aient peu ou beaucoup, tout le monde en a sa part, tant les petits enfants que les vieillards qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Après qu'ils ont mangé, ils se couchent jusqu'au descendant de la marée, que tout le monde se met en marche. Qu'il soit jour ou qu'il soit nuit, qu'il pleuve, ou qu'il fasse beau temps, tout cela est la même chose, il faut marcher, ou jeûner. La terre ne produit rien qui puisse servir à leur subsistance. Ils n'ont ni herbes, ni légumes, ni aucune sorte de grain que nous ayons vu. Il n'y a point aussi d'oiseaux ou de bêtes qu'ils puissent prendre, parce qu'ils n'ont aucune sorte d'instruments.

Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à rien un service religieux. Ils ont une espèce d'armes pour défendre leur réservoir, ou combattre leurs ennemis si quelqu'un se présente, pour attaquer leur misérable pêche. Ils se mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre, et que nous les empêchions d'approcher des lieux où ils avaient accoutumé de pêcher. Les uns avaient des épées de bois, d'autres des espèces de lances. Leur épée est un morceau de bois en forme de coutelas. Leur lance est un bâton long

et droit, pointu par un bout, et qu'on met ensuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vu là de fer, ni aucun autre métal : et il y a apparence qu'ils se servent de haches de pierre, comme font certains Indiens de l'Amérique. J'ai fait la description de ces haches dans le chapitre quatrième.

Je ne sais comment ils font du feu. Mais il y a apparence qu'ils font comme les Indiens avec du bois, ce que nous faisons avec de l'acier et des cailloux. Je l'ai vu faire aux Indiens de l'île de Bon-Air, et j'en ai fait moi-même l'épreuve. Ils prennent un morceau de bois plat assez uni, et font un petit trou d'un côté. Ensuite ils prennent un autre morceau de bois rond et dur de la grosseur environ du petit doigt : ils le font pointu par un bout comme un pinceau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat et uni, et tournant le morceau dur entre les paumes de leurs mains, ils forent la pièce plate jusqu'à ce qu'elle fume, et prenne enfin feu.

Ces insulaires parlent un peu du gosier ; mais nous ne pûmes pas entendre un seul mot de ce qu'ils disaient. Nous mouillâmes, comme j'ai déjà dit, le 5 de janvier ; et voyant des gens sur la côte, nous envoyâmes d'abord un canot pour faire connaissance avec eux, dans l'espérance qu'ils pourraient nous fournir quelques provisions : mais les habitants voyant venir notre canot s'enfuirent, et se cachèrent. Nous cherchâmes durant trois jours de suite dans l'espérance de trouver leurs maisons ; mais nous n'en trouvâmes aucune : cependant nous vîmes plusieurs lieux où ils avaient fait du feu. Désespérant enfin de trouver leurs habitations, nous cessâmes de chercher, et laissâmes plusieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pouvaient venir. Nous ne trouvâmes point d'eau dans les lieux que nous visitâmes, si ce n'est de vieux puits dans les baies sablonneuses.

Nous passâmes enfin aux îles, et y trouvâmes un grand nombre d'insulaires. Je crois qu'il y en avait 40 dans une île, tant hommes, que femmes, qu'enfants. D'abord que nous eûmes mis pied à terre, les hommes nous menacèrent avec leurs épées et leurs lances ; mais nous les écartâmes par un coup de canon que nous tirâmes pour leur faire peur. L'île était si petite qu'ils ne purent se cacher. Mais ils furent en si grand désordre après que nous eûmes fait descente, et surtout les femmes et les enfants, parce que nous marchâmes droit à leur camp, les femmes les plus vigoureuses prenant leurs enfants s'enfuirent en hurlant, et les petits enfants les suivirent en criillant ; mais les hommes demeurèrent. Quelques femmes, et ceux qui ne purent pas fuir, restèrent auprès du feu, faisant des lamentations comme si nous fussions venus pour les manger. Mais quand ils virent que notre intention n'était pas de leur faire du mal, ils furent assez tranquilles, et ceux qui s'en étaient fuis d'abord revinrent. Il n'y avait à cette habitation qu'un seul feu, couvert de quelques branches, placées du côté d'où venait le vent.

Après que nous eûmes demeuré là quelque temps, les hommes se rendirent familiers, et nous en habillâmes quelques uns dans l'espérance qu'ils nous rendraient quelque service en considération. Car y trouvant des puits, nous résolûmes de faire apporter à bord deux ou trois barriques d'eau. Comme il était pénible de la voiturer à nos canots, nous espérions engager ces gens à nous l'apporter, et c'était pour cela que nous leur avions donné des habits ; à l'un une vieille paire de haut de chausses ; à l'autre une méchante chemise ; à l'autre enfin une casaque qui ne valait presque rien, et qui néanmoins aurait été agréablement reçue en des lieux où nous avions été ; ce qui nous faisait croire que ces gens la recevraient de même. Nous leur mîmes toutes ces nippes, espérant que cette ajustesse les obligerait à travailler pour nous de bon cœur. Ayant donc mis notre eau dans de petits barils longs, contenant environ six galons chacun, et faits exprès pour transporter de l'eau, nous menâmes nos nouveaux valets aux puits, et leur mîmes à chacun un baril sur le corps pour le porter à notre canot. Mais tous les signes que nous pûmes leur faire furent inutiles, car ils demeurèrent sans mouvement comme autant de statues, grimaçant comme des singes, et se regardant les uns les autres. Ces pauvres gens n'étaient pas accoutumés à porter des fardeaux ; et je crois qu'un de nos garçons de bord âgé de dix ans aurait porté aussi pesant qu'un d'eux. Ainsi nous fûmes contraints de porter notre eau nous-mêmes, et eux dépouillèrent leurs habits, et les quittèrent comme si les habits n'étaient faits que pour travailler. Je ne m'aperçus pas qu'ils en fissent d'abord beaucoup de cas, et ne me parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que notre canot était entre ces îles cherchant du gibier, on vit une troupe de ces gens qui passaient à la nage d'une île à l'autre ; car ils n'ont ni canots, ni bateaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre, qu'ils amenèrent à bord. Deux étaient d'un âge médiocre, et les deux autres avaient environ 18 ou 20 ans. Nous leur donnâmes du riz bouilli avec de la tortue et de la vache marine aussi bouillies. Ils dévorèrent avidement ce que nous leur donnâmes ; mais ils ne regardèrent pas seulement le vaisseau, ni rien de tout ce qui était dessus. Et après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuirent le plus vite qu'ils purent. À notre arrivée, avant que de les connaître ou d'en être connus, une troupe de ceux qui habitaient la terre ferme vinrent tout proche de notre vaisseau, et se tenant sur un banc assez élevé, ils nous menaçaient en branlant leurs épées et leurs lances. Le capitaine fit enfin battre le tambour ; ce qui fut fait tout à coup et avec beaucoup de vigueur dans la seule vue de les épouvanter. Ils n'entendirent pas plutôt le bruit qu'ils s'enfuirent au plus vite criant du gosier *Gury, Gury*. Ces mêmes habitants de terre ferme s'enfuyaient toujours de nous. Cependant nous en primes plusieurs. Car comme je l'ai déjà remarqué, ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne nous voyaient que quand nous étions près d'eux. Nous leur donnions

toujours des vivres, et les laissons aller. Mais peu de temps après que nous fûmes arrivés, les habitants des îles s'aguerrirent, et ne branlaient pas pour nous.

Nouveau voyage autour du monde, Amsterdam, P. Marret, 1698, p. 520-525.

Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)

Le naturaliste Joseph Banks accompagne James Cook lors de son premier tour du monde, sur l'*Endeavour*. Explorant en 1770 la façade orientale de l'Australie, sur la côte de l'actuelle New South Wales, l'expédition découvre un animal inconnu des Européens : le kangourou. À la description de Cook il faut préférer celle de Banks⁹ dont le récit traduit mieux la curiosité fébrile des hommes de l'*Endeavour*.

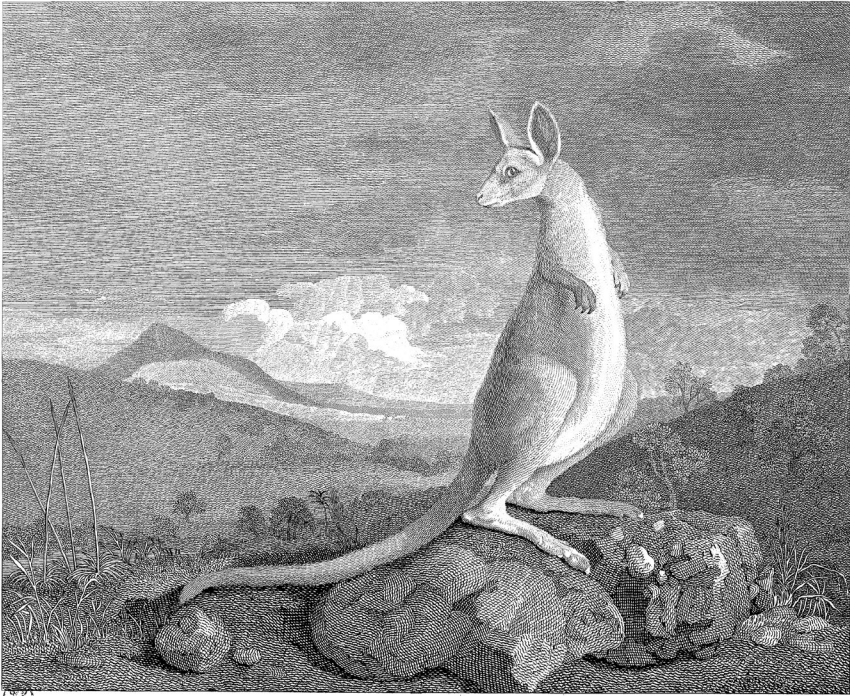
[1^{er} mai] Nous vîmes un quadrupède de la taille d'un lapin environ. À peine l'eût-il entrevu, mon lévrier s'appuya contre une souche cachée par l'herbe haute. Nous vîmes aussi les excréments d'un grand animal qui avait mangé de l'herbe et qui ressemblaient à ceux d'un cerf (p. 57).

Si l'identité du premier animal est incertaine (un bandicoot, un rat-kangourou ?), celle du second ne fait aucun doute : les Européens viennent de rencontrer le kangourou. Le 30 mai, Gore, le second lieutenant, voit un petit tas au fond d'un ravin, près duquel étaient les traces d'un grand animal de la nature du cerf ou du guanaque ». Le 22 juin, « les gens que nous avons envoyés de l'autre côté de l'eau pour y tuer des pigeons virent un animal aussi grand qu'un lévrier, de la couleur d'une souris et très rapide ». Les mêmes le revoient le lendemain : peut-être un jeune Grand kangourou gris.

[25 juin] Cueillant des plantes, j'ai moi-même eu la bonne fortune de voir, quoique imparfaitement, la bête dont il a été tant parlé ; non seulement elle ressemblait par sa taille et sa démarche à un lévrier, mais avait une longue queue, aussi longue que celle de certains lévriers. Je ne saurais à quoi la comparer, rien certainement de ce que j'ai vu ne lui ressemble (p. 85).

[7 juillet, à l'aube] Nous marchâmes plusieurs milles à travers les marais et vîmes quatre de ces animaux ; mon lévrier se lança carrément à la poursuite de deux d'entre eux, mais ils le distancèrent grâce à la hauteur et à l'épaisseur de l'herbe qui l'empêchait de courir, tandis qu'eux à chaque bond jaillissaient par-dessus. Nous observâmes à notre grande surprise qu'au lieu de marcher à quatre pattes, cet animal allait seulement sur deux, faisant de grands bonds exactement comme la gerboise.

9 Cook a utilisé son manuscrit (voir l'édition du *Journal* de Banks par J. C. Beaglehole, Introduction).



Ill. 56. « Un kangourou », dans J. Cook, *An Account of the voyages [...]*, 1773

[14 juillet] Notre second lieutenant qui était allé chasser eut aujourd'hui la bonne fortune de tuer l'animal qui avait été si longuement le sujet de nos spéculations. Il serait impossible de le comparer à un animal européen, car il ne ressemble à aucun de ceux que j'ai vus. Ses pattes de devant sont extrêmement courtes et ne lui servent pas à marcher. Celles de derrière, en revanche, sont d'une longueur disproportionnée ; il bondit avec elle des sauts de sept à huit pieds à chaque fois, à la manière d'une gerboise, animal auquel il ressemble beaucoup, excepté par la taille (il pèse 38 livres et la gerboise n'est guère plus grande qu'un rat ordinaire).

[15 juillet] La bête que nous avons tuée hier a été préparée aujourd'hui pour notre repas et sa chair s'est révélée excellente¹⁰.

¹⁰ Ainsi que le note l'éditeur, c'est probablement la peau de ce jeune *Great Grey Kangaroo* qui fut donnée au chirurgien-anatomiste John Hunter, et conservée au musée du Royal College of Surgeons, où elle fut détruite lors de la deuxième guerre mondiale. Sydney Parkinson a laissé deux dessins de kangourous (British Museum, reproduits in Cook, *Journals*, I, 352) ; beau tableau également (*A Portrait of the Kongouro from New Holland*, 1770) par George Stubbs, grand peintre animalier anglais, peint sans doute en 1771-72 pour Banks, à partir d'une peau empaillée, gravé à l'envers (reproduit dans éd. Hawkesworth, 1773, t. III, pl. 20, et en couleurs dans *Banks's Endeavour Journal*, t. II, face à la page de titre).

La curiosité suscitée par cette découverte fut immense. Lors du célèbre voyage en Écosse que firent James Boswell et Samuel Johnson en 1773, celui-ci, déjà sexagénaire, évoqua l'animal lors d'une soirée dans une auberge d'Inverness (29 août). L'édition de 1852 du *Journal of a tour to the Hebrides* de Boswell rapporte une anecdote transmise par Alexander Grant, un pasteur des environs dont les deux voyageurs venaient de faire la connaissance : « Afin de rendre sa description plus vive et saisissante, Johnson se leva de sa chaise et entreprit d'imiter l'animal. La compagnie écarquillait les yeux, et M. Grant disait que rien ne pouvait autant porter à rire que de voir un homme grand, lourd et d'apparence grave, comme était Johnson, se lever pour mimer la forme et le déplacement d'un kangourou. Il se dressa, étendit ses mains comme des tentacules, et rassemblant les basques de son immense manteau brun afin de figurer la poche de l'animal, fit deux ou trois bonds vigoureux autour de la salle » (voir *Life of Samuel Johnson*, éd. G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, t. V, p. 511). Les relations laissées par les deux voyageurs ne font pas état de l'épisode, que ne rapporte pas davantage Boswell dans sa *Life of Samuel Johnson*.

James Cook découvre les Maoris (mars 1770)

Au cours de son premier tour du monde (1768-1771), Cook, qui vient de quitter la Polynésie, entreprend la circumnavigation de la Nouvelle-Zélande (octobre 1769-mars 1770). Il reconnaît (avec une légère approximation) la Murderers Bay (aujourd'hui Golden Bay) où Tasman avait rencontré en 1642-1643 des indigènes rugueux (voir *supra*, p. 669). Nous n'avons pu retenir la traduction française de 1774, fidèle, certes, à l'édition des récentes circumnavigations anglaises (Byron, Wallis, Carteret, Cook) que l'Amirauté anglaise avait confiée à John Hawkesworth (London, 1773) ; mais l'éditeur avait procédé à des altérations qui avaient indigné Cook et ses amis. Notre texte est traduit de l'édition établie par J. C. Beaglehole des *Journals* du navigateur (premier voyage, 1955, revue en 1968).

Les natifs de ce pays constituent un peuple robuste, bien bâti, rudement charpenté, plutôt au-dessus de la moyenne. Ils sont tous d'un brun très foncé, avec une chevelure noire, une fine barbe noire, des dents blanches, et ne défigurent pas leur face par des tatouages etc, et ont en général des membres très bien faits. Les hommes ont ordinairement les cheveux longs, tirés en haut et rassemblés au sommet de la tête ; certaines des femmes les portent longs et flottants sur leurs épaules (les vieilles surtout), d'autres encore les ont coupés ras ; certains de leurs peignes sont faits d'os, d'autres de bois ; ils les portent parfois comme un ornement planté en haut de la chevelure. Ils paraissent jouir d'une bonne santé et beaucoup d'entre eux parviennent à un âge très avancé. Beaucoup de vieillards et certains hommes entre deux âges ont le visage marqué ou tatoué de noir ; nous avons vu aussi quelques-uns avec les fesses, les cuisses et d'autres endroits de leur corps marqué et tatoué, mais c'est moins fréquent. Ils utilisent le plus souvent des spirales dessinées et reliées ensemble avec beaucoup

de goût et de jugement ; ils sont si précis dans l'application de ces figures que, si tout le visage est marqué (car certains le font seulement d'un côté et d'autres un peu sur chacun), on ne peut voir aucune différence entre un côté et l'autre ; on ne voit guère que les hommes âgés qui ont tout le corps tatoué. J'en conclus qu'il faut peut-être des années pour achever une opération que tous ceux qui l'entreprennent n'ont pas la persévérance de mener au bout, et que la façon dont elle est pratiquée doit certainement être extrêmement douloureuse et pourrait être la raison pour laquelle bien peu sont marqués entièrement : je n'en vois du moins pas d'autre. Les femmes incrustent le noir dans la peau de leurs lèvres et les deux sexes peignent parfois leur visage et leur corps avec de l'ocre rouge mêlée d'huile de poisson.

680



Ill. 57. « Un Néo-Zélandais »,
dans J. Cook, *An Account of the voyages [...]*, 1773

Leur vêtement ordinaire ressemble aux paillassons carrés faits de cordes et de fil de coton etc. qu'on place dans les maisons aux portes et aux passages pour s'y nettoyer les chaussures. Ils se les attachent autour du cou, le côté grossier dehors et ils sont assez grands pour couvrir le corps à la hauteur du genou ; ils sont fabriqués avec une préparation très sommaire à partir de la plante grasse mentionnée plus haut¹¹. En plus de ces nattes grossières que j'ai dit, ils ont un autre vêtement beaucoup plus fin fait de la même plante après qu'elle a été blanchie et préparée de telle manière qu'elle est devenue blanche et aussi douce que du lin, mais beaucoup plus robuste. Ils en font des pièces de vêtement d'environ cinq pieds de long et quatre de large, certaines tissées serrées, d'autres plus lâches ; les premières sont aussi solides que la plus robuste toile de voile et peu différente d'elle et tout cela est fait de main d'homme sans autre instrument qu'une aiguille ou un passe-lacet. À l'une des extrémités de chaque pièce, on a tissé une très jolie lisière de différentes couleurs d'une largeur de six pouces et très souvent ils la garnissent de pièces de peau de chien ou de plumes d'oiseaux. Ils portent ces vêtements comme ils font des autres, nouant une extrémité autour de leur cou avec un cordon au bout duquel ils fixent une aiguille ou un passe-lacet d'os grâce auquel ils peuvent aisément fixer ou ajuster le cordon à n'importe quelle partie du vêtement. Ils portent parfois de telles pièces de vêtement autour de leur taille et sur leurs épaules ; mais ce n'est pas fréquent, surtout chez les hommes qui portent rarement quelque chose autour de la taille, ne se souciant aucunement de décence à ce propos. Il n'est pas du tout rare pour eux d'aller tout nus sans autre chose sur eux qu'une ceinture autour de la taille à laquelle est généralement attaché un petit cordon qu'ils nouent autour de leur prépuce. J'ai vu de cette manière des centaines d'entre eux venir à bord du navire, mais ils gardent généralement leur propre vêtement auprès d'eux dans le bateau pour le mettre en cas de pluie.

Les femmes, quant à elles, portent toujours quelque chose autour de la taille, généralement une natte courte et rêche qui leur descend aux genoux ; il est vrai que parfois je les ai vues avec seulement un bouquet d'herbe ou de plantes attaché devant elles avec une fine plaque faite d'herbe odorante¹². De même que les hommes, elles portent un vêtement sur leurs épaules, généralement de mauvaise qualité. Je n'ai presque jamais vu une femme avec un vêtement de fine étoffe. J'ai eu un jour, à Tolaga¹³, une preuve manifeste que les femmes ne se montrent jamais nues, du moins devant des étrangers. Il arriva que certains d'entre nous descendîmes à une petite île où plusieurs d'entre elles étaient nues,

11 Éd. Beaglehole, p. 277 : le lin de Nouvelle-Zélande (*Phormium tenax*) que Pickersgill compare à de l'aloès.

12 *Le karetu*.

13 Tolaga Bay (38°22'), où Cook mouilla du 24 au 29 octobre 1769.

récoltant dans l'eau des homards et des crustacés. Aussitôt qu'elles nous virent, quelques-unes se cachèrent dans les rochers et les autres restèrent dans l'eau jusqu'à ce qu'elles se soient fait des tabliers avec des algues marines et même alors, en sortant, elles montraient des signes manifestes de honte, et celles qui n'avaient pas la ressource de cacher leur nudité n'auraient voulu à aucun prix se montrer à nous. Les femmes ont toutes des voix très douces, qui suffisent à les distinguer des hommes. La fabrication des tissus et toutes les autres tâches domestiques sont, je crois, assurées entièrement par elles, et les plus gros travaux (construction de bateaux et de maisons, labours du sol, pêche, etc.) le sont par les hommes. Hommes et femmes portent à leurs oreilles et autour du cou des ornements de pierre, d'os, de coquillages etc., avec des formes variées, et j'en ai vu quelques-uns porter des dents humaines et des ongles, et je pense qu'on nous a dit qu'ils appartenaient à leurs amis défunts. Quand ils sont habillés, les hommes portent généralement deux ou trois longues plumes blanches fichées verticalement dans leur chevelure, et à Queen Charlotte Sound hommes et femmes portaient souvent des bonnets faits de plumes noires.

Cook évoque ensuite leur organisation politique : autorité accordée aux vieillards, petites entités (sauf exception), souvent en guerre entre elles, individus belliqueux mais loyaux.

En chaque occasion où nous rendaient visite certains d'eux qui n'avaient jamais entendu parler de nous, ils arrivaient généralement avec leurs plus grands canots, dont certains pouvaient porter 60, 80 voire cent personnes ; ils emportaient toujours avec eux leurs plus beaux habits, dont ils se revêtaient aussitôt qu'ils arrivaient près du navire. Dans chaque canot se trouvaient généralement un vieillard, parfois deux ou trois, habitués à diriger les autres ; ils étaient mieux habillés et portaient généralement dans les mains une hallebarde ou une hache de bataille, ou autre chose qui les distinguait d'eux. Aussitôt qu'ils arrivaient à un jet de pierres environ du navire, ils se couchaient dedans et nous hélèrent : « *Haromai hareuta a patoo age* » (c'est-à-dire « venez sur le rivage avec nous, qu'on vous tue avec nos *patoo patoo*¹⁴ ») ; et en même temps ils nous en menaçaient. Parfois ils dansaient leur danse de guerre, et parfois commerçaient avec nous et nous parlaient, répondant aux questions que nous leur posions aussi calmement que possible, puis recommençant leur danse guerrière¹⁵, agitant leurs pagaies, *patoo patoo* etc., tout en faisant d'étranges contorsions. Aussitôt qu'ils étaient parvenus au point d'excitation souhaité, ils nous attaquaient avec des pierres et des flèches, nous contraignant à nous demander si nous allions ou

14 Le *patu*, arme de poing (pierre, bois ou os de baleine) servant dans les corps à corps ; il est de forme variable (massue, violon), et présente le plus souvent un rebord convexe tranchant.

15 Représentée aujourd'hui dans le rituel *haka* qu'exécute l'équipe nationale de rugby.

non ouvrir le feu sur eux. Ils ne faisaient cas du tir de nos fusils que lorsqu'ils en ressentait l'effet, mais avaient de la considération pour notre artillerie, qui jetait des pierres plus loin qu'ils ne pouvaient comprendre. Ils découvrirent que nos armes étaient bien supérieures aux leurs, mais que nous ne tirions pas parti de cette supériorité ; et ayant un peu médité ce sujet, ils devinrent toujours par la suite de très bons amis et nous n'avons pas souvenir qu'ils aient jamais tenté de surprendre ou d'isoler nos hommes quand ils étaient à terre, quoiqu'ils aient bien dû en avoir l'occasion de temps à autre.

Il est difficile d'expliquer pourquoi on nous a toujours dit qu'ils mangeaient leurs ennemis tués en bataille, ce qu'ils font presque certainement, ce que nous avons assez vu pour nous convaincre de la vérité du fait¹⁶. Tupia¹⁷, qui déteste cette coutume, a très souvent polémique avec eux à ce sujet, mais ils l'ont toujours défendue avec vigueur, sans jamais vouloir admettre qu'elle était mauvaise. Il est raisonnable de supposer que les hommes chez qui cette coutume est attestée ne font presque jamais de quartier à ceux dont ils sont victorieux en bataille, et s'il en est ainsi ils doivent se battre désespérément avec la dernière énergie. Les gens de Queen Charlotte Sound nous fournirent une preuve éclatante de cette supposition en nous disant que, peu de jours avant notre arrivée, ils avaient tué et mangé l'équipage de tout un bateau : et certainement l'équipage d'un seul bateau, ou du moins une partie, se voyant encerclé et écrasé par le nombre, se serait constitué prisonnier si ce dernier usage avait été pratiqué par eux. Ils conservaient comme trophées les têtes de ces malheureux ; ils en apportèrent quatre ou cinq pour nous les montrer ; M. Banks en acheta une, ou plutôt les força à la lui vendre, car ils s'en séparèrent avec la plus grande répugnance, et par la suite ne nous en laissèrent plus voir d'autre pour quelque prix que nous leur en propositions.

J. Cook, *Journals*, éd. J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1968, t. I, p. 278-282.

16 Tragique confirmation : lors du deuxième voyage, les Maoris tuèrent et mangèrent (Ship Cove, décembre 1773) dix des compagnons de l'*Adventure*, le vaisseau que commandait T. Furneaux.

17 Polynésien que Cook voulait ramener en Grande-Bretagne ; mais il mourra des fièvres à Batavia.

VERS LE CONTINENT ANTARCTIQUE

James Cook, 71° 10' latitude sud (janvier 1774)

Lors de son deuxième voyage, Cook atteint le point extrême de sa navigation vers le pôle antarctique.

Le 30, à quatre heures du matin, nous observâmes que les nuages au-dessus de l'horizon du Sud étaient d'une blancheur de neige, extrêmement brillante. Nous savions que cela annonçait une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts ; et à huit heures, nous étions près de ses bords. Elle s'étendait à l'Est et à l'Ouest, fort au-delà de la portée de notre vue ; et la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons de lumière qu'elle réfléchissait jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en dedans de la plaine, quatre-vingt dix-sept collines de glace, outre celles qui étaient sur les bords, la plupart très larges et ressemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres, et se perdant dans les nuages. Le bord extérieur et septentrional de cette immense plaine était composé de glaces flottantes ou brisées, empilées et serrées les unes contre les autres, de manière qu'aucun corps ne pouvait y pénétrer. Cette bordure avait environ un mille de large ; par derrière la glace solide ne formait plus qu'une seule masse très compacte. À l'exception des collines, elle était un peu basse et plate ; mais sa hauteur semblait s'augmenter en allant vers le Sud, et de ce côté, on n'en apercevait pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je pense, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groenland ; du moins je ne l'ai jamais lu nulle part, et je ne l'ai point ouï dire, de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du Nord et celles de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuses ajoutent un si grand poids aux plaines qui les renferment qu'il est bien différent de naviguer sur cette mer glacée ou sur celle du Groenland.

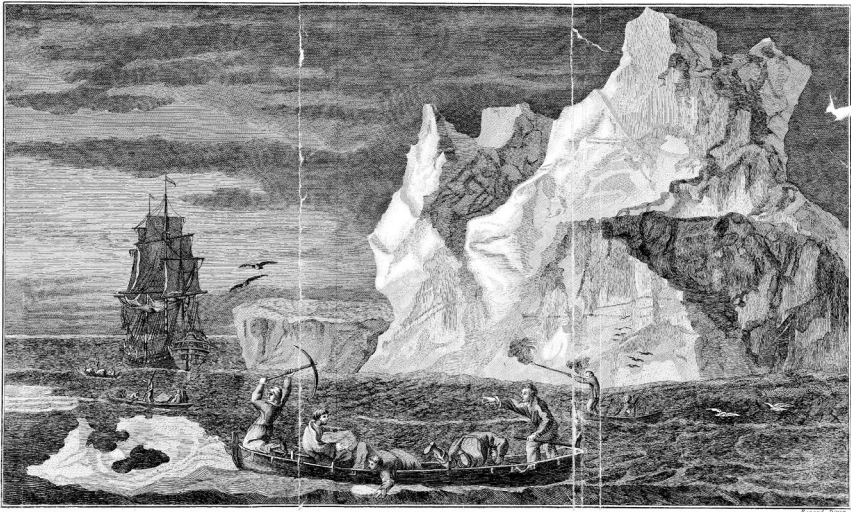
Je ne dirai pas qu'il fût partout impossible d'avancer plus au sud ; mais la tentative aurait été dangereuse et téméraire et dans ma position, aucun navigateur, je crois, n'y aurait pensé. À la vérité, mon opinion, comme celle de la plupart des officiers, était que cette glace s'étendait jusqu'au pôle, ou qu'elle touchait peut-être à quelque terre, à laquelle elle est fixée dès les temps les plus anciens ; qu'au Sud de ce parallèle se forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà et là au Nord ; qu'elles en sont ensuite détachées par des coups

de vent, ou par d'autres causes, et jetées au Nord par les courants, que dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction [...]¹.

En approchant, nous entendîmes des pingouins, mais nous n'en vîmes point ; et nous n'aperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux qui auraient pu nous faire conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au Sud de cette glace ; et dans ce cas, les oiseaux et les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, qui doit la recouvrir entièrement. Comme j'avais l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers navigateurs (et aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer), je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle, qui abrégait les dangers et la fatigue inséparables de la navigation des parages du pôle austral. Puisque donc il ne me restait aucun moyen de marcher un pouce plus avant au Sud, je revirai et je remis le cap au Nord : nous étions alors par 71° 10' de latitude sud et 106° 54' de longitude ouest.

686

Voyage dans l'hémisphère austral et autour du monde, trad. J.-B. Suard, Paris, Hôtel de Thou, 1778, t. II, p. 166-169.



Ill. 58. « Les îles de glace », dans J. Cook, *Voyages dans l'hémisphère austral* [...], 1778

1 Nous écartons ici un paragraphe provenant du journal de George Forster, dont le traducteur Suard intègre des extraits dans la relation de Cook en les distinguant par des guillemets.

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lahose, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/ London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what special observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31^v°-35^v°. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phrai Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Le hose, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et intro. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emélique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Diaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanesi, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatrise du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuier, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...] Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728

Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à prier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnaye : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760).....	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691).....	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786).....	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitienes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582)	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
 SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES 	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean.....	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début XVI ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du XVI ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

